

Don. Luignon

Abbé Henri THÉOLAS

LE VITRAIL
D'APT

ET LE RETOUR

DE

LA PAPAUTÉ

D'AVIGNON

A ROME



AVIGNON
Imprimerie D. SEGUIN

—
1924



10

Faint, illegible text or markings at the top of the page.

Faint, illegible text or markings in the middle of the page.

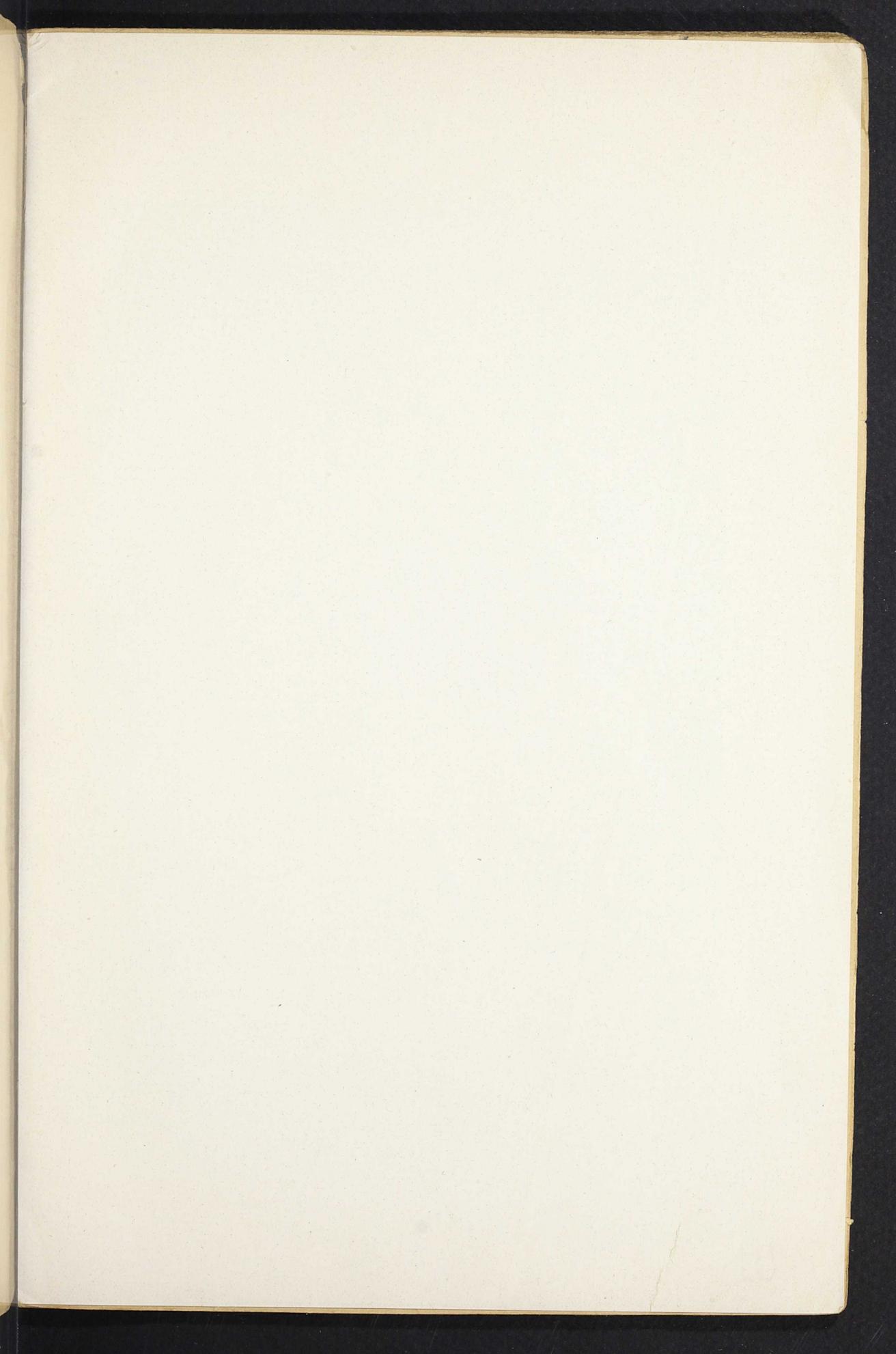


911.

A LA MÉMOIRE
de mes frères bien-aimés
Emile et Denis THÉOLAS
Morts pour la France

Hommage
de respectueuse sympathie
au rédacteur
de la page artistique
de la Vie catholique

1467 SP



VITRAIL DE ST^E ANNE D'APT (1365)



cliché E. ROFFÉ, Apt.

*Bn avignon
C-120*



Abbé Henri THÉOLAS

du diocèse d'Avignon

Membre de l'Académie de Vaucluse

curi de Morlas (Vaucluse)

LE VITRAIL

DE

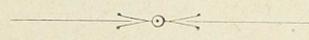
Sainte-Anne d'Apt

ET

le Retour de la Papauté d'Avignon

A ROME

1365



AVIGNON

DOMINIQUE SEGUIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

13, Rue Bouquerie, 13

1924

IMPRIMATUR

Avenione, die 7 Martii 1924.

E. LUCQUIN,

Vic. gén.

E 977

ERRATUM

- Page 8. — Note 1. — 2^e ligne : lire *l'Evêque* au lieu de l'Evesque .
- Page 11. — 3^e paragraphe. — 12^e ligne : lire *pacifier* au lieu de pacifer.
- Page 15. — Chapitre III. — 9^e ligne : lire *l'écusson* au lieu de l'écusson.
- Page 16. — Note 3 : lire *Brèves*.
- Page 20. — Note 2. — 4^e ligne : lire *manuscrit et perpétuité*.
- Page 21. — Note 2. — 2^e ligne : lire *pièces*.
- Page 22. — Chapitre VI. — 3^e ligne : *l'intelligence*.
- Page 39. — Lignes 4 et 5 interverties lire :
Thibaut II de Bar), et d'éloquentes chansons de croisade (de Conon
de Béthune, du Châtelain de Coucy, etc.) (Dans les « Isles d'or » .
- Page 40. — 3^e verset. — 1^{re} ligne lire : *délité*.
- Page 41. — N^o 7. — 2^e paragraphe. — 16^e ligne lire : *e officials* .
- Page 43. — 5^e ligne. — Lire : *ces actes et en prend la défense*.
-

LE VITRAIL
de
SAINTE ANNE D'APT
et
Le Retour de la Papauté d'Avignon
à Rome
1365

Ce vitrail est de l'année 1365, et se voit dans la Basilique de Sainte Anne, à Apt¹, très haut placé², derrière le maître-autel.

Bien que retouché et sensiblement amoindri, il constitue encore de nos jours une très belle œuvre d'art, en même temps qu'une fort intéressante page d'histoire. A ce dernier titre, en effet, il nous rappelle un des principaux événements de l'histoire du monde: le retour de la Papauté à Rome, après soixante-trois ans d'exil, en la bonne ville d'Avignon.³

1. Voir notes et pièces justificatives n° 1.

2. Pour bien voir le vitrail, se munir d'une lorgnette.

3. « La Papauté, sans cesse menacée dans Rome par des troubles intérieurs, était lasse de vagabonder en Italie; la vie nomade, qu'elle menait malgré elle depuis le milieu du treizième siècle, eut un terme en 1305, lorsque Bertrand de Goth, archevêque de Bordeaux, fut élu Pape au conclave de Pérouse, sous le nom de Clément V. Avignon sur sa Roque géante, comme chante Mistral, Avignon la semeuse de joie, qui l'une après l'autre, élève les pointes de ses clochers tous semés de fleurons, Avignon la ville accorte, que le mistral trousse et décoiffe, vit, pendant trois quarts de siècle, dans son port, à l'ancre, la barque de Pierre, dont elle porta les clefs à sa ceinture de créneaux. » Georges Goyau, Histoire religieuse de la nation française, p. 275; voir pièces justificatives n° 2.

Ce vitrail précieux est inconnu du grand public ; et les écrivains aptésiens¹, gênés par la poussière qui le recouvrait, l'ont mal interprété et en ont ignoré l'importance. Il mérite une étude attentive.

Quand on entre dans la Basilique², par la petite porte de la façade, on aperçoit devant soi une nef latérale de forme ogivale, dont les arcs vont s'infléchissant à droite, et dont les clefs portent les armes de la famille de Bot³. Mais tout de suite, les regards sont arrêtés par la chapelle royale de Sainte Anne, qui s'ouvre à gauche et dont la grâce charmante captive le cœur⁴. On s'y attarde sous la coupole d'où s'épand une chaude lumière, et devant l'autel où s'abritent de très insignes Reliques⁵.

On revient sur ses pas, et les yeux sont pris par la vaste nef centrale, au fond de laquelle l'autel surexhaussé se détache du chœur spacieux, qu'éclaire, comme une étoile, le Vitrail.

De ce vitrail descend une lumière qui semble avoir traversé des perles et des rubis de la plus vive couleur. L'impression est grande, mais l'on craint de s'illusionner, et la plupart des touristes détournent leur regard de cette vitre où chante la lumière. Ce n'est point une illusion cependant ; il faut gravir les marches du sanctuaire⁶, il faut s'approcher et voici les merveilleuses choses que l'on aperçoit.

1 Voir pièces justificatives n° 3.

2. L'église de Sainte Anne d'Apt, cathédrale jusqu'à la Révolution, a été élevée au titre de Basilique mineure en 1867 par le Pape Pie IX et agrégée à la Basilique du Prince des apôtres le 9 nov. 1880, par Léon XIII.

3. Ecusson de la famille aptésienne de Bot: « orné de gueules au château gothique d'or, sommé de trois tours pavillonnées, celle du milieu surmontant les deux autres, ouverte d'une porte et de deux fenêtres gothiques. »

4. La chapelle royale de Sainte Anne. Voir pièces justificatives n° 4. La Cathédrale, voir pièces justificatives n° 5.

5. Les insignes Reliques, voir pièces justificatives n° 6.

6. Le sanctuaire est bâti sur deux cryptes superposées : la première est du XI^e siècle, dans un très beau style roman ; elle forme comme une véritable église, avec son autel central et son déambulatoire. La deuxième n'est qu'un couloir aboutissant à une petite rotonde, qui s'apparente aux caves des maisons voisines, dont l'ensemble formait les boutiques de la vieille cité romaine. C'est l'antrum antiquum qui conserva longtemps les reliques de Sainte Anne.

CHAPITRE I

Histoire et historiens du Vitrail

Pour si pressé que l'on soit de pénétrer l'âme de la sublime vitre, il faut en connaître l'histoire pour en avoir la pleine intelligence.

Il ne fut pas toujours placé à une si grande hauteur. Jusqu'en 1710, la cathédrale se terminait derrière le maître-autel par une abside étroite, de composition romane, comme on voit encore la nef de droite¹. Et c'est au fond de cette abside, dans une ouverture en arc brisé, qu'avait été primitivement placé notre vitrail. Il montait du pavé jusqu'à la voûte, illuminant toute l'église de sa merveilleuse beauté. Mais il était bien exposé. Il fut réparé une première fois en 1604 par les soins et les aumônes de la confrérie de « Madame Sainte Anne », dont le chanoine Jean de la Salle était le baile. Une inscription bien conservée et des armes très endommagées que l'on voit encore au bas du vitrail en font foi².

Cette première réparation dut être assez mal faite, car il y avait, au dire de M. André, le dernier restaurateur de notre vitrail, des peintures mal cuites. C'est qu'aussi bien, le dix-septième siècle, si remarquable par ailleurs, avait perdu le secret des belles vitres, et l'art de la Verrerie n'était plus, comme au XIV^e siècle, l'œuvre de nobles artisans.

Mais si cette réparation fut malheureuse, que dire du sacrilège que commirent en 1710 les architectes du chœur actuel ? Ils abattirent l'étroite abside romane et laissèrent périr une partie importante du vitrail. Dans le chœur agrandi et enri-

1. Cette nef, du côté de l'épître, est certainement la partie la plus ancienne de l'église. Sur le mur extérieur, se voient des pièces de sculpture romaine, restes probables de la primitive cathédrale.

2. Remerville, copie de Seignoret, p. 257; voir notes et pièces justificatives n° 7. Les armes de la famille de la Salle se lisaient ainsi: « Losanges d'argent et gueules au chef d'or à une étoile d'azur entre deux lézards de sinople. » L'écu était en partie des armes de Cambis, à cause d'Alix, mère du chanoine.

L'inscription porte: « ceste vitre a été réparée des aumônes de la confrérie de Madame Sainte Anne. »

chi, il est vrai, de belles stalles sculptées¹, grâce à la munificence du Chapitre et de l'évêque de Foresta², ils ouvrirent tout en haut une fenêtre de deux mètres, en long et en large, et là ils reportèrent sans discernement les parties d'un vitrail, qui, recouvert de la poussière des siècles, ne leur disait plus rien. Le 2 mai 1907, M. André m'écrivait : « il y avait des pièces appartenant aux panneaux supérieurs qui se trouvaient aux panneaux inférieurs ; d'autres panneaux placés à l'envers, et d'autres devant aller à droite qui se trouvaient à gauche ! ».

Fort heureusement, il s'est rencontré à Apt un curé-archiprêtre, ayant le goût des belles choses, l'abbé Martial Lazard³ qui, secondé par le grand artiste que fut M. L. André, peintre verrier d'Aix-en-Provence, l'a en 1894 débarrassé de son manteau de poussière et rendu à la lumière.

Est-il vraiment du XIV^e siècle ? Tous nos chroniqueurs aptésiens sont d'accord pour dire qu'il fut placé lors de la venue du Pape Urbain V à Apt, et il me semble qu'il faut les croire d'autant mieux que leurs assertions ne pouvaient que s'appuyer sur des documents authentiques, car par lui-même le vitrail, dont la belle lumière s'était obscurcie, ne leur offrait aucune indication.

On lira avec un sourire amusé cette note de l'abbé Rose dans son tableau de l'Eglise d'Apt sous la cour papale d'Avignon.

La première partie de cette note contient des inexactitudes, comme on s'en rendra compte par la suite, mais nous la

1. Il faut voir de près ces belles stalles, en particulier celles de l'Evêque au trône et au chapitre.

2. Joseph Ignace de Foresta, évêque d'Apt de 1695 à 1722. « Il a été sans contredit l'une des gloires de l'épiscopat de France et l'un des évêques les plus savants de son siècle. » Jules Terris, les évêques d'Apt.

3. J.-B. Martial Lazard, curé-archiprêtre d'Apt, fonda, en août 1894, la « Revue de Ste Anne ». Mort en février 1898, son éloge funèbre fut prononcé par l'abbé Paul Terris. Celui qui avait déjà publié d'importantes études sur le culte de Ste Anne, fut nommé curé d'Apt et installé par Mgr Meunier, évêque d'Evreux, le 12 juin 1898. A partir de cette époque, il signa ses études Paul de Terris, en souvenir de son oncle Mgr de Terris, évêque de Fréjus, dont il avait été le vicaire général. Il continua la « Revue de Ste Anne » jusqu'en juillet 1900.

donnons pour les dernières lignes qui sont d'un savoureux pittoresque¹.

Voici cette note : « Nous possédons encore aujourd'hui un précieux fragment du vitrail qui ornait cette fenêtre. Dans sa configuration primitive, il représentait les mystères de la Vierge. Le donateur était peint à genoux devant le Saint Père, avec sa fille et ses deux petits-fils. M. l'abbé Giffon² semble s'inscrire en faux contre ce dernier trait, emprunté de Remerville, et dans un élan de critique peu judicieuse, il s'écrie : on fait dire aux vitraux du chœur, tout ce qu'on veut ! J'en suis fâché pour M. Giffon ; mais cette saillie m'étonne de la part d'un homme aussi docte que lui ; car Remerville, qui avait exploré le monument dans ses détails, n'aurait pas imaginé la scène pontificale, plus haut mentionnée, si en effet elle ne s'y était point trouvée. On la cherche vainement aujourd'hui ; ce n'est pas merveille ; oublie-t-on que cette belle page artistique a été déchirée à plusieurs reprises ? »

Cette note de l'abbé Rose, qui écrivait en 1842, nous explique, entre autres choses, comment le grand public n'a pas eu connaissance du vitrail d'Apt. Dans son bel ouvrage « L'Art religieux de la fin du moyen-âge en France », M. Emile Male n'en parle pas ; et cependant s'il l'avait connu, il n'eût pu le passer sous silence, tout au moins quand il s'occupe des œuvres d'art consacrées à Sainte Anne. Notre vitrail, en effet, représente dans sa partie centrale Sainte Anne debout sur une fleur de lotus. Elle tient dans les bras sa Fille la Vierge Marie, et celle-ci sur ses genoux l'Enfant Jésus. Cette triple figure ne fait son apparition, au dire de M. Emile Male³, en Allemagne, qu'au XV^e siècle, à la suite du livre du fameux humaniste allemand Tritenheim ; en France, qu'au XVI^e siècle dans le livre d'Heures de Simon Vostre. S'il avait connu notre Vitrail. M. Emile Male, qui cite cette phrase du Luther : « On a commencé de parler de Sainte

1. L'abbé Roze : tableau de l'Eglise d'Apt sous la cour papale d'Avignon, p. 634.

2. L'abbé Giffon, mort en 1828, secrétaire du dernier évêque d'Apt, Mgr Eon de Cély. Les recueils de l'abbé Giffon forment les manuscrits nos 1651 à 1653, bibliothèque de Carpentras.

3. Emile Male : L'Art religieux de la fin du moyen âge en France, p. 229.

Anne quand j'étais un garçon de quinze ans ; avant, on ne savait rien d'elle », eût été heureux comme artiste et comme français de signaler un vitrail qui, plus de cent ans avant l'Allemagne, chantait la gloire provençale de Sainte Anne dans la magie incomparable de ses verres et de ses plombs.

Car il est certainement du quatorzième siècle. Pour l'affirmer, nous n'avons pas seulement les écrits de nos auteurs aptésiens, mais M. André, le peintre-verrier, apporte ici son témoignage de technicien. Il n'hésite pas à replacer ce vitrail parmi les rares vitraux que l'on possède encore du XIV^e siècle. Vers la fin de ce siècle, « qui n'est pas encore la Renaissance, mais dont l'aube première s'est levée dans notre ciel de Provence, grâce aux Papes d'Avignon »¹, l'art du vitrail a fait de grands progrès. On remarque² que les peintres-verriers donnent alors de l'importance aux dais sous lesquels sont posées les figures principales. Le tracé de l'armature est ramené à des lignes très simples ; les médaillons sont supprimés ; les scènes harmonisées forment un tableau d'ensemble. Les feuilles de verre sont plus grandes et les vergettes de plomb souple sont plus espacées. Des barres de fer, appelées barlotières, soutiennent les panneaux contre l'effort du vent, et le vitrail est de coloration intense selon le goût des fidèles qui ne recherchaient pas comme aujourd'hui les teintes fades et les mièvreries.

Il semble que M. Brutails, en écrivant ces lignes, ait eu notre vitrail sous les yeux. Toutes les notes caractéristiques qu'il signale, le vitrail d'Apt les possède, moins le dais sous lequel devrait être posée Sainte Anne ; on en soupçonne quelques restes de-ci de-là, échappés au massacre. « Il est évident, écrivait M. André le 28 février 1894 à M. Marius Garcin, que ce vitrail est incomplet, et que c'est avec des restes d'un vitrail beaucoup plus grand qu'on a composé celui-ci ; je le répète, il manque une certaine quantité de panneaux. » Toutes ces notes fixent l'époque du vitrail d'une façon presque aussi précise que le ferait une date. La description qui va suivre achèvera de nous convaincre.

1 Méritan: Discours à la Chambre des députés (*Officiel* du 24 novembre 1920.

2 Brutails: Précis d'Archéologie du moyen âge, p. p. 167 et 169.

CHAPITRE II

Description du Vitrail

La sublime vitre ne comprend plus que neuf compartiments ou panneaux. Comme sujet principal, elle représente non pas les mystères de la Vierge comme l'écrivait l'abbé Rose vers 1830, mais la douce aïeule du Christ Sainte Anne, debout sur une fleur épanouie de lotus. Elle est entourée de rayons jaunes dans des intervalles de bleu clair, et elle porte dans ses bras la Vierge Marie en robe bleue, laquelle porte elle-même l'Enfant Jésus, couronné d'une mignonne auréole. Sainte Anne a un grand manteau rouge, qui l'enveloppe de la tête aux pieds ; ce manteau s'écarte sur la poitrine pour montrer un corsage vert-clair où reposent la Mère et l'Enfant, et s'entrouvre sur le côté gauche pour nous laisser voir le bas de la robe qui est violet cendré et la chaussure qui est jaune d'or. Les vides autour de Sainte Anne sont parsemés de feuillage violet. Deux mains dorées squelettiques semblent sortir au-dessous de la fleur.

Autour de la figure principale, sont groupés cinq personnages, trois à sa droite, deux à sa gauche. Le premier à sa droite paraît être le prophète Isaïe, dont les mains jointes expriment la prière qu'en lettres gothiques nous lisons sur la banderolle : « Emitte Agnum, Domine, dominatorem terræ. »¹

En face de lui, à gauche, se tient tête nue, mais portant cuirasse, semble-t-il, sous son rouge manteau, un noble chevalier ; son bras gauche, de couleur jaune comme le costume, tient un sceptre ou plutôt une tige terminée par une fleur de lys. De la main droite tendue, il présente un fruit d'or ou mieux une fleur. Cette figure est toute chargée de symbolisme ; sa banderolle d'abord dont il ne reste qu'un mot, mais qu'il n'est pas impossible de reconstituer : « de petra deserti ad montem filiaë Sion »², c'est la suite du verset inscrit sur la banderolle d'Isaïe : le chevalier achève la prière du prophète et en fait l'application à Sainte Anne : « Envoyez, Seigneur, l'Agneau qui doit pacifier la terre, — envoyez le de la pierre du désert vers la montagne de Sion. » On ne peut méconnaître la justesse de l'application, car, comme la pierre du désert, Sainte Anne

¹ et ². Isaïe, chap. XVI v. 1.

était stérile, et cependant d'elle est sorti le Sauveur attendu. Ensuite la tige et la fleur que tient dans ses mains le noble chevalier sont à n'en pas douter la traduction de cette autre parole du prophète Isaïe, dont l'ancienne liturgie de l'Eglise d'Apt¹ faisait honneur à l'aïeule du Christ : « Il sortira un rejeton de la tige de Jessé, et une fleur naîtra de la racine. »² Notre vitrail ne pouvait représenter plus exactement l'épanouissement de la tige royale.

Mais quel est donc ce chevalier si pieux et qui fait fonction de prophète ? Nul de nos historiens locaux³ n'a réussi à l'identifier. Ne serait-ce pas Saint Elzéar de Sabran, le noble comte, l'époux-vierge de Sainte Delphine, qui avait vaincu l'armée allemande sous les murs de Rome en 1312, et qui, après avoir été ministre du roi de Provence et de Naples, était mort en odeur de sainteté en 1323 à Paris, où il avait été envoyé comme ambassadeur⁴ ? mais dans son testament⁵, fait à Toulon en 1317, il avait précisé qu'il voulait être enterré dans l'église des Cordeliers⁶ à Apt, près du tombeau de Madame Sainte Anne. Et voilà que son tombeau à lui se fleurrissait de miracles, voilà que son illustre filleul Guillaume de Grimoard, devenu le Pape Urbain V, se disposait à le mettre sur les autels et venait prier près de ses reliques saintes. C'en était assez pour qu'il fut représenté sur le vitrail dont le Pape fut le donateur⁷.

1. Paul Terris, histoire de Sainte Anne, p. 151.

2. Isaïe, chap. XI, v. 1.

3. Seignoret le prend pour un certain comte de Waldémar, et M. Garcin l'appelle Rostaing de Grimoard.

4. Auprès de Charles IV le Bel, pour négocier le mariage de Charles, fils du roi de Naples, avec Marie de Valois, sœur de Philippe de Valois, qui devint roi de France à la mort de Charles-le-Bel. Le mariage fut conclu : mais Charles mourut avant son père le Roi Robert, laissant une fille qui devint la Reine Jeanne.

5. Testament reçu par Nicolas Cornilla, notaire à Toulon, le 18 juin 1317.

6. Le couvent des Cordeliers; voir pièces justificatives n° 8.

7. Le procès de canonisation de saint Elzéar fut commencé en 1327, quatre ans après sa mort, par l'évêque Raymond. En 1351, le pape Clément VI le continue. En 1367, Urbain V ordonne qu'un sommaire soit fait du procès, et le 15 avril 1360, à Rome, dans l'église de St-Pierre, lui-même procède à la canonisation de St Elzéar, — la bulle de canonisation fut promulguée à Avignon dans l'église de St-Didier, le 5 janvier 1371, par Grégoire XI.

Revenons à nos personnages de religion : nous en voyons deux autres à droite et un autre à gauche. A droite, c'est le Saint Roi David, jouant de la harpe et chantant ces paroles : « Montrez-nous votre visage et nous serons sauvés »¹, auquel répond le personnage de gauche par des paroles empruntées au même psaume : « Armez-vous de votre puissance et venez. » Ces versets ont un sens mystérieux et profond. On verra dans la suite que ce sont les appels de la Ville Eternelle, veuve depuis soixante ans de ses Pontifes, successeurs de St Pierre.

Mais finissons-en avec nos personnages de religion. David est coiffé d'un diadème à l'orientale. C'est un turban jaune d'où émergent les fleurons d'une couronne ; le turban est posé sur un voile de pourpre relevé par devant et par derrière. Une belle barbe blanche encadre le visage du Roi. Au-dessus de David, se trouve un personnage en costume d'un très beau vert, et portant un diadème. Il nous faut renoncer à l'identifier.

Vis-à-vis est le personnage dont l'attitude est suppliante, autant que les paroles déjà citées. Il est à genoux et il a les bras croisés, comme quelqu'un qui a achevé son œuvre ; il porte une belle barbe blanche, un turban rouge surmonté de perles d'or, une robe lie de vin avec un surtout bleu. Ce surtout ressemble étrangement à un tablier de cuir, et on peut se demander si le peintre verrier n'a pas voulu se représenter sous la figure de ce prophète.

Cette observation nous amène à décrire les figures qui ornent les trois panneaux inférieurs. Ce sont des personnages historiques. Dans le panneau du milieu se voit couché en travers un personnage à la barbe blonde, la robe rouge, le collet bleu. De la main droite, il semble inviter le peuple à venir honorer Sainte Anne. Tous nos historiens ont vu en lui Raymond IV de Bot qui aurait été, assurent-ils, évêque d'Apt de 1363 à 1382. Mais cet évêque n'a jamais existé². Ils se sont trompés d'époque : le Raymond Bot qui est peint sur le vitrail fut évêque d'Apt de 1275 à 1303, c'est-à-dire soixante ans avant la venue d'Urbain V. Cette correction de date est d'importance, comme on le verra plus loin.

1 Psaume 78, v. 4.

2. Dans la *Gallia christiana novissima*, U. Chevalier donne les bulles accordées le 23 mars 1362 à Raymond Savini, prévôt du Chapitre, qui fut évêque d'Apt de 1362 à 1385.

Dans le panneau inférieur de droite, sont groupés trois personnages. Le premier est à genoux sur un coussin rouge ; il porte une robe vert sombre à parements d'or. Derrière lui, nous apercevons à genoux une gentille demoiselle, en béguin blanc avec bordure jaune d'or ; elle a une robe damassée d'argent et porte autour du cou une bande en écailles. Au fond du vitrail, nous voyons un Pape en robe de bure, majestueux sous la triple couronne ; il lève la main droite pour bénir. Le peintre l'a représenté bien semblable aux différents portraits que nous avons du Pape Urbain V, soit à la Métropole, soit au Musée d'Avignon, et l'histoire nous apprend que, devenu Pape, l'abbé de Saint-Victor conserva sa robe de moine bénédictin.

Enfin dans le panneau de gauche, se voit un beau jeune homme. Il est vêtu d'une robe d'un bleu resplendissant ; de la main gauche, il tient une canne, tandis que de la main droite, il tend une pièce de monnaie. Evidemment la scène représente un mariage : c'était en effet l'usage dans l'ancienne liturgie d'Apt, des XIII^e et XIV^e siècles, qu'après l'échange des consentements, le prêtre prît treize deniers, les plîât ensemble et les mit entre les mains de l'époux ; celui-ci les offrait à l'épouse, avant de lui passer l'anneau nuptial¹. Bien plus, ce beau jeune homme en bleu a une banderolle avec ces mots qui célèbrent la gloire de Sainte Anne et qui peuvent être un délicat compliment à l'adresse de l'épouse : « Vous êtes la Dame souveraine ; en vous la vertu s'unit à la puissance. »²

La description achevée, demandons-nous ce que représentent ces personnages historiques. Jusqu'ici nos auteurs d'histoire locale semblent avoir confondu les époques et les personnages. Voici ce qu'en écrivait, dans le « *Mercure Aptésien* » du 11 mars 1894, le dernier d'entre eux, le très docte cependant et le très averti M. Marius Garcin : « En l'an 1365, la vallée du Calavon était en liesse : Raymond de Bot, évêque d'Apt, mariait sa nièce Thibaude avec Bertrand de Grimoard, neveu du Pape régnant Urbain V. »

A part les noms qui sont exacts, les dates et les qualités attribuées aux personnages ne concordent pas avec les docu-

1. Paul Terris, recherches sur l'ancienne liturgie de l'Eglise d'Apt, p. 49.

2. 1 Paralipomènes, chap. xxix, v. 11 : « Tu dominaris omnium ; in manu tua virtus et potentia. »

ments. Nous savons d'abord que Raymond Bot est de soixante ans antérieur ; en 1365, l'évêque d'Apt s'appelait Raymond Savini. Nous savons encore qu'Urbain V n'eut qu'un neveu, de sa sœur Delphine, qui s'appelait Raymond de Montault, et qui se maria à Montpellier en 1367, avec la fille d'un marchand, Jacqueline Jovérié¹. Nous savons enfin, par un testament de 1318 conservé par Remerville², que Rostan de Bot, frère de l'évêque d'Apt, avait marié sa fille Thibaude à Bertrand de Sabran-Grimoard.

Des documents, il résulte donc qu'on ne peut expliquer que de la façon suivante la scène historique peinte au bas du vitrail. Cet évêque, enveloppé d'un grand manteau rouge, est Raymond Bot, qui fut évêque d'Apt de 1275 à 1303. Agenouillé à côté de lui, devant un prie-Dieu, est son frère Rostan de Bot, seigneur de Saignon, d'Auribeau et de Rocsalieres. Derrière est la jeune Thibaude, sa fille ; elle est à genoux et fait face au beau jeune homme en bleu, Bertrand de Sabran-Grimoard, oncle du Pape Urbain V. Et celui-ci, discrètement à l'écart, semble bénir tous ceux qui à l'invitation de l'évêque viendront honorer Sainte Anne³.

CHAPITRE III

Le Donateur

En commandant au peintre verrier de rappeler ces souvenirs de famille, Urbain V, qui, par alliance, était le neveu de Thibaude, voulut d'abord exalter la noble famille de Bot, et lui dire le merci magnifique de l'Eglise. Car cette famille, apparentée aux plus nobles manoirs de Provence et du Languedoc, non contente de donner des évêques et des chanoines à l'Eglise d'Apt, lui avait fait de princières libéralités. En 1250, elle avait reconstruit la nef de droite de la cathédrale, nef de style ogival dont une clef de voûte porte l'écusson des Bot. En 1302, l'évêque Raymond avait fondé le monastère de

1. Le neveu du Pape, voir pièces justificatives n° 9.

2. Testament de Rostan Bot, voir pièces justificatives n° 10.

3. L'Eglise de Saint-Paul à Rome possède une relique de Sainte Anne, apportée en 1367 par Urbain V.

Sainte Catherine ; en 1318, l'évêque Hughes la chapelle de Saint Pierre dans la Cathédrale ; en 1363, le seigneur de Saignon et de Rocsalères une chapelle dans l'église de Saignon. — Mais en 1365, la famille de Bot, qui a eu ses jours de gloire et de splendeur, voit venir la misère : ce sont les frères Thibaud et Reymondet, fils de feu Raymond de Bot, chevalier, qui se voient obligés le 13 août 1359 de vendre au monastère de Sainte-Croix une maison neuve, mais non terminée¹. C'est leur mère Catherine qui emprunte² sur ses bijoux quarante florins à Jeanne Laugier. C'est Raymond Bot de Saignon qui se voit réclamer par les chanoines de la Cathédrale une somme de quarante florins et demande trois ans pour s'acquitter de sa dette³. C'est enfin Martin Bot qui a laissé en gage à un juif Dayer de Moto dix cuillers en argent ; mais ne pouvant rembourser son créancier, il donne consentement à la vente des dits objets⁴.

Ce n'est donc pas la famille de Bot qui en 1365 pouvait passer commande d'un si beau vitrail. Il nous faut en chercher ailleurs le donateur. Ne serait-ce pas le chapitre de l'Eglise d'Apt, heureux de saisir cette occasion solennelle de magnifier la glorieuse patronne Sainte Anne et de faire en même temps sa cour au Pape ? Mais les chanoines d'alors étaient plutôt dans l'indigence, par suite des déprédations du vicomte de Turenne qui disputait à la reine Jeanne son comté de Pro-

1. Brèves de Rostan Allaman, 19 août 1359. Pour toutes ces « brèves » des notaires aptésiens du XIV^e siècle, voir pièces justificatives n^o 11.

2. Brèves de Laurent-Laurent, 14 septembre 1359. Jeanne Laugier venant à mourir, son frère Angelier, prêtre d'Apt, rend les bijoux aux fils de Catherine ; en voici la liste : « deulx anneaux d'une grande valeur, l'un avec une grande pierre de saphir, et l'autre avec une précieuse pierre de rubis ; une très grande ceinture de soie avec des clous d'argent ; un Agnus Dei en argent, un sceau en argent avec cademat en argent encore. »

3. Brèves de Rostan Allaman, 25 février 1363. Les chanoines réclament d'une part une somme léguée par feu noble Douce, femme d'Aycard Bot de Rocsalère, pour un anniversaire perpétuel, et d'autre part vingt florins légués par feu Raymond Bot pour une chape de soie. Raymond nie une partie de sa dette pour cette raison que noble Douce, n'ayant pas eu de dot, n'a pas pu tester. Une entente a lieu : Raymond donnera pour le tout quarante florins d'or, savoir : dix florins à Saint Michel, et dix florins les trois années suivantes.

4. AP. 25 archives communales d'Apt.

vence ; et la misère avait introduit bien des abus que Jean Sabathéry, délégué du Pape Grégoire XI, réformera énergiquement en 1372¹. S'il en était ainsi, le Chapitre était bien incapable de songer à la construction de notre beau vitrail.

D'ailleurs, celui-ci contient tels détails que seul un Pape et seul le Pape Urbain V pouvait les suggérer et les approuver. Seul un Pape en effet était autorisé à faire reproduire, telle que nous la voyons, l'image de Sainte Anne, car c'était une nouveauté dans l'Eglise. Seul un Pape pouvait canoniser par avance Elzéar de Sabran et lui faire tenir la place d'un saint prophète. Seul Urbain V pouvait trouver dans son cœur la scène de famille et d'intimité, que nous admirons au bas du vitrail. Seul Urbain V surtout pouvait permettre qu'on fit une si vive et si nette allusion au retour de la Papauté à Rome, bien que nul n'ignorât ses projets. On savait en effet qu'à la mort de son prédécesseur Innocent VI, il avait dit, n'étant que simple Abbé de St Victor, cette parole: « Je mourrais volontiers, s'il était donné un Pape qui revint à Rome. » Celui qui était ainsi prêt à donner sa vie, fut élu Pape contre toute attente. Aussi Pétrarque, qui ne cessait de presser les Pontifes d'Avignon de revenir en la Ville Eternelle, fut tout à l'espérance². Bien plus, Guillaume de Grimoard se faisait appeler Urbain, et sur ses ordres, dans le Palais d'Avignon s'ouvrait un jardin d'une merveilleuse beauté³, à qui l'on donnait le nom de Rome, afin que se fit mieux et partout entendre l'appel de la Ville abandonnée. Enfin n'est-il pas évident que tout autre donateur que le Pape Urbain V n'eût pas relégué son personnage dans un coin du vitrail ?

Toutes ces raisons permettent de conclure que le vrai donateur du vitrail fut le Pape, le Bienheureux Urbain V.

CHAPITRE IV

Le Peintre Verrier

Du vitrail nous connaissons maintenant les personnages, et le donateur, peut-on en connaître l'auteur ? Quel est le pein-

1 Rose. Tableau de l'Eglise d'Apt, p. 428.

2 Pétrarque, cité par Rose, p. 367.

3 Viridarium miræ pulchritudinis. » Baluze, Vitæ Papparum Avinionensium.

L'emplacement de ces jardins vient d'être reconnu par le savant conservateur du Palais des Papes.

tre verrier dont il faut retenir le nom ? La question vaut la peine d'être étudiée.

Bien avant que le bon Roi René fît venir du Dauphiné une famille de verriers appelée Desferres et l'établît somptueusement à Goult¹, la Provence connaissait l'art de travailler le verre ; je trouve en effet dans les notes de Grossi que sur les hauteurs de Buoux² se trouvait au XII^e siècle un monastère dépendant de St-Victor de Marseille, et ce monastère offrait chaque année, à titre de redevance, à la maison mère, vingt-quatre verres à boire. Bien plus, on sait que sous les Papes d'Avignon, les peintres verriers firent des merveilles. Qu'il nous suffise de citer le nom de l'illustre Jean Coupiac qui exécuta les verrières de l'Université et de la Cathédrale de Montpellier, sur l'ordre d'Urbain V.

A Apt même, dans les brèves des notaires aptésiens du XIV^e siècle, j'ai retrouvé le nom de plusieurs verriers, et parmi ceux-ci une Maison qui paraît puissante; car elle forme comme une dynastie. Le fondateur paraît en être Tartarin de Tartarin qu'une brève de Rostang Allaman qualifie de verrier du diocèse d'Apt³. Il achète un bois à Goult pour brûler à sa volonté pendant six ans, au prix de cinq florins d'or. Son fils aîné est le noble Raymond de Tartarin, ainsi qualifié par un acte notarié du 8 octobre 1382 : il prend comme aide « in clymbano veyrarie » pour le four de la verrerie, deux hommes de Roussillon⁴ ; il loue encore le travail et les services de Raymond de Manua pour couper le bois nécessaire pendant trois mois, c'est-à-dire cent saumées de bois, ce qui est beaucoup⁵ ; il a le tort de porter un coup d'épée au Baile de Roussillon Louis Buès⁶, et il se voit condamné à payer à l'évêque d'Apt, Raymond Savines, dix-sept amphores de vingt sous chaque : à ce prix elles devaient être fort

1. Remerville, manuscrit de Seignoret, p. 187. Goult, petit village à dix kilomètres d'Apt, célèbre par un sanctuaire dédié à Notre-Dame des Lumières.

2. Fernand Sauve, Buoux, ce village dans le Luberon, route d'Apt à Marseille.

3. Brèves de Rostang Allaman, 9 juin 1382.

4. Brèves de Rostang Allaman, 8 octobre 1382.

5. Brèves de Rostang Bonnet, 30 juillet 1390.

6. Brèves de Rostang Bonnet, 13 décembre 1381.

belles. L'évêque, qui veut ménager son habile verrier, le décharge de toute peine civile ou criminelle.

Noble Raymond Tartarin a deux frères: Jean et Philippon, tous deux verriers¹; l'un, établi à Aquabella dans les environs, engage un coupeur de bois pour son four à douze sous par semaine; l'autre, établi à Roussillon, fabrique des vitres: il en a fourni sept quintaux à Jean Boyer, de Salon, qui lui donne en échange un roussin tout garni². Le 21 juillet 1388, il s'engage au service de son frère, le noble Raymond, pour un an³. Il recevra comme salaire trente-six florins, une paire de chausses de vingt sous, et quatre « gros » pour chaque « farchium » de vitres.

Les brèves de Rostang Bonnet nous font connaître encore un verrier, Jean Maurel⁴, qui loue pour dix-neuf ans à l'abbé de Valsainte une bastide et deux bois au prix de dix-huit florins par an.

Cependant, ce n'est pas, à mon avis, parmi ces verriers aptésiens, bien qu'ils paraissent avoir joui d'une très grande estime, qu'il faut chercher l'auteur de notre beau vitrail. Les brèves des notaires ne les signalent qu'à la fin du XIV^e siècle. Or, il nous faut trouver avant 1365: car le vitrail devait être fait et posé quand le Pape vint à Apt. Celui-ci dut le commander à l'avance, comme il fit pour les verrières de Montpellier, afin de juger par lui-même de l'œuvre réalisée. Or, voici que je trouve, dans les brèves de Louis de Rocca, à la date du 13 septembre 1364, un an donc avant la venue d'Urbain V, le nom d'un verrier: Audibert Chacharelli. Il achète une maison dans le bourg d'Apt, rue St-Saturnin, moyennant deux florins⁵. Ce devait être une toute petite maison, pour s'y loger en passant et nullement pour y travailler.

Qu'était donc cet Audibert Chacharelli? On peut supposer que c'était un de ces artistes attirés en Avignon par les Papes, et auquel Urbain V avait commandé son vitrail. Et quand la belle vitre est prête, dessinée et sortie du four, le peintre-

1. Brèves de Rostang Allaman, 5 mai 1383.

2. Brèves de J. Clérici, 4 février 1392.

3. Brèves de Rostang Bonnet, 28 juillet 1388.

4. Brèves de Rostang Bonnet, 8 mars 1383.

5. Brèves de Louis de Rocca, 13 septembre 1364.

verrier s'en vient à Apt pour la placer dans l'abside de la Cathédrale qu'elle va doucement illuminer. Ce n'est là évidemment qu'une hypothèse, que d'autres recherches établiront peut-être un jour. Mais le fait demeure acquis que l'art de la verrerie était en honneur à Apt dès le quatorzième siècle.

CHAPITRE V

La venue d'Urbain V à Apt

23 Octobre 1365

Il nous reste à démontrer la réalité du voyage d'Urbain V à Apt, en octobre 1365. Si en effet le Pape n'a pas fait ce voyage, une grande partie de ce qui a été dit sur le vitrail perd de son intérêt. Or, Albanès, le docte érudit, l'auteur de la « Gallia christiana », et de plusieurs volumes sur la vie, la famille, les œuvres du bienheureux Urbain V, prétend que ce Pape n'est jamais venu à Apt. « Il n'y a, dit-il en substance, aucun document pour affirmer ce voyage, qui par ailleurs, à la date indiquée, était impossible. Les documents en effet que l'on possède montrent le Pape à Marseille à la date du 20 octobre et en Avignon cinq jours après, à la date du 25 de ce même mois. Il n'a pu, dans ce court espace de temps, faire son pèlerinage à Apt. »¹

C'est une opinion ; remarquons toutefois que même à cette époque le voyage de Marseille à Apt, et d'Apt à Avignon, n'était point si difficile à faire. Le Pape dut partir le 20 de Marseille, car le 22 il se trouvait au monastère de St-Symphorien de Buoux, où vint le prendre une députation de la ville d'Apt. Le lendemain 23, il fit son entrée solennelle dans la ville de Sainte Anne, sous le dais orné de broderies que portaient les consuls de la ville : Laugier de Gordes, et Hughes de Sade². Le 24, il repartit pour Avignon

1. Albanès, Entrée solennelle du Pape Urbain V à Marseille en 1365. Une brochure, Marseille, 1865.

2. Le consul Hughes de Sade était originaire d'Avignon, où il fut d'ailleurs inhumé. Dans l'église des Cordeliers se trouvait le tombeau de sa famille, et une inscription, relevée par Remerville (Histoire de la Ville d'Apt, manuscrit du Musée Calvet, p. 672), signale qu'il fonda à perpuité deux messes à célébrer en l'honneur de Sainte Anne. Cet Hughes de Sade, qui porte le même nom que le mari de la belle Laure chantée par Pétrarque et

où le 25 il put donner audience aux ambassadeurs romains. D'ailleurs on ne peut discuter les textes. Il suffit d'ouvrir les Registres des délibérations communales d'Apt pour y puiser la preuve de la venue du Pape. Dans ce registre¹, écrit en latin, nous trouvons d'abord deux délibérations faisant mention de la visite du Pape, et à la fin du volume une précieuse note écrite en provençal. La première délibération est du 23 septembre 1365. Elle porte que « magister Nicholaus Laorencs » devra se rendre en Avignon avec un compagnon de son choix, pour s'entendre avec le seigneur évêque avignonais, qui était alors Anglicus de Grimoard, frère d'Urbain V, et préparer le voyage pontifical dont l'annonce a mis toute la ville en mouvement. La deuxième délibération est du 25 octobre 1365, le lendemain de la venue du Pape. Elle ordonne que les broderies du dais soient données au couvent des Cordeliers, déjà possesseurs du dais. Elle ordonne ensuite de payer toutes les dépenses faites en lits, crèches et bancs qui furent nécessaires pour recevoir les cardinaux et leur suite.

Enfin, voici la note de la dernière page du volume², que je traduis : « Ici sont inscrites les choses qui furent faites, sans compter les choses qui sont écrites dans ce registre et qui sont du temps où Laugier de Gordes et Hughes de Sade étaient syndics en l'an 1365. » Entre autres choses, le secrétaire signale : « la venguda de nostre Senhor lo papa. »

qui vécut à la même époque, fut plusieurs fois consul de la ville d'Apt. Il était tisserand de son métier (brèves de Rostang Allaman 1369) ; c'est lui qui confectionna pour la somme de dix florins d'or la bannière de la procession et le dais couvert de broderies sous lequel s'avança Urbain V ; il était riche, c'est lui qui fit les avances pour les cadeaux à offrir aux cardinaux et à leur suite, cadeaux qui consistaient en confitures et en bougies (comptes du trésorier de la ville d'Apt, cités par Rose p. 644). En 1364, il avait été envoyé à Avignon avec Jean de Laudun pour traiter avec le Pape, au nom de la commune, de l'organisation des études à Apt. A ce propos, notons dans les brèves de Rostang Allaman, à la date du 30 octobre 1362, un acte par lequel l'évêque nomme et appointe un instituteur pour apprendre à tous les enfants qui le désirent les premiers éléments (in primitivis scientiis).

1. Registre des délibérations B. B. 5. — mai 1365 — mai 1366, voir pièces justificatives n° 12.

2. Registre des délibérations B. B. 5. — au dernier folio, verso du registre, voir pièces justificatives n° 13.

La venue du bienheureux Urbain V à Apt ne peut donc faire aucun doute. Il est permis de souhaiter de plus amples détails¹, on ne peut avoir plus grande certitude...

CHAPITRE VI

Urbain V à Rome

Pour finir, il faut dire un mot sur une des raisons qui décida le Pape à faire ce voyage à Apt. Ce mot est nécessaire pour mieux entrer dans l'intelligence du vitrail.

On a remarqué que sur leurs banderolles, deux personnages ont ces versets de la Sainte Ecriture : « Montrez-nous votre visage et nous serons sauvés. Armez-vous de votre puissance et venez. » Ces paroles, ai-je dit, sonnent comme les appels désespérés de la Ville Eternelle. C'est qu'aussi bien, Urbain V a entendu ces appels, et il attend le moment propice pour y répondre. Ce moment est-il venu ? Faut-il retourner à Rome ? Une ambassade extraordinaire, envoyée par les Romains, doit être reçue en audience le 25 octobre. Que répondra le Pape aux sollicitations pressantes des ambassadeurs ? L'heure est grave : autour de lui, les cardinaux français et les gens du Roi de France² s'agitent. Urbain V vient à Apt prier sur le tombeau de son saint parrain, le noble comte Elzéar de Sabran, et prendre conseil.

Et deux jours après, revenu en Avignon, le Pape, aux sollicitations de l'ambassade romaine, répond par ces mots : « Ayez bon espoir ; avec l'aide de Dieu, je m'apprête à réaliser un dessein dont à bon droit vous serez satisfaits.³ » La promesse est claire autant que formelle.

1. Manuscrit de la bibliothèque de Carpentras n° 1958 p. 206, voir pièces justificatives n° 14.

2. Charles V (1364-1380). Aux cardinaux qui s'opposent à son départ, le Pape dit : « qu'à cela ne tienne, j'ai dans mon capuchon de moine de quoi faire des cardinaux en nombre suffisant. » Albanès, documents sur Urbain V. p. 68.

3. Albanès. Documents sur Urbain V, p. p. 11 et 105.

Dès ce moment, Urbain V se prépare à partir ; il adresse un bref à l'évêque d'Orvieto, le 13 novembre 1365, pour l'exhorter à faire cultiver le jardin du Vatican, à le faire remplir de vignes et d'arbres fruitiers, à faire réparer les murs de clôture¹. A la même époque, il écrit au cardinal Gilles d'Albornoz de protéger son architecte, Gaucelin de Pradalhe, qu'il envoie à Rome pour faire au Vatican toutes les réparations nécessitées par l'arrivée prochaine du Pape et de ses cardinaux².

Et quand tout fut prêt, Urbain V fit ses adieux à la ville d'Avignon, qui fut si hospitalière³.

C'était le 30 avril 1367, et le 10 mai il s'embarqua à Marseille sur les galères de la Reine Jeanne, salué par une députation d'aptésiens⁴ Il prend alors possession de la Ville des Saints Apôtres, qui l'acclame, pendant que Pétrarque, en sa langue immortelle, chante ses louanges. « Il n'y a en vous, lui écrit le poète, que des bienfaits à reconnaître et des vertus à révéler. » Deux ans sont employés à restaurer le pouvoir pontifical ; puis, au début de l'année 1369, le Pape choisit comme gouverneur de Rome, Louis de Sabran, comte d'Ariano, neveu et héritier de Saint Elzéar⁵ ; et voici que le 15 avril de cette même année, dans la basilique du Vatican, devant le Sacré-Collège, le clergé et la noblesse réunis, Urbain V monte dans la chaire de Saint Pierre et prononce le panégyrique de son saint parrain, dont il fixe la fête au 27 septembre.

Ce fut le merci du Pape au noble comte Elzéar de Sabran qui, après l'avoir tenu sur les fonts baptismaux, lui avait montré le chemin de la Ville Eternelle⁶.

1. Theiner, codex diplomaticus t. II. p. 430.

2. Theiner, codex diplomaticus t. II. p. 473.

3. La bonne ville d'Avignon, voir pièces justificatives n° 15.

4. Manuscrit de la bibliothèque de Carpentras n° 1958 p. 206, où se trouve cité le compte du trésorier de la commune : « item an pagat que despenderoun a Marsella per lenbaisada que feron a noste senhor lo papa set florins. »

5. Chaillan, le Bienheureux Urbain V p. 189.

6. Malgré les exhortations et même les menaces de sainte Catherine de Sienne, le bienheureux Urbain V revint en 1370 en Avignon, où il

Ainsi s'achève l'explication de notre beau vitrail, auquel se rattachera désormais le souvenir d'un des plus grands faits de l'histoire : le retour de la Papauté à Rome¹.



mourut le 19 décembre de la même année. C'est ce jour-là que l'Eglise célèbre sa fête. En s'éloignant de la Ville de Rome, le Pape obeissait à un noble et charitable dessein : il voulait s'employer à rétablir la paix entre la France et l'Angleterre, que divisait la grande guerre qu'on a appelée la guerre de cent ans. (Voir : Albanès, documents sur Urbain V p. 35, et Ernest Lavisse, Histoire de France, livre III, chap. V. p. 256). Ce fut son successeur, le Pape français Grégoire XI qui en 1377 ramena définitivement le Saint-Siège à Rome. N'étant encore que le cardinal Roger de Beaufort, il avait accompagné Urbain V dans son pèlerinage à Apt ; devenu Pape, il s'empressa de promulguer la bulle de canonisation de Saint Elzéar, dans l'église de St-Didier en Avignon, le 5 janvier 1371, six jours seulement après son couronnement.

1. Les Papes d'Avignon, voir pièces justificatives n° 16.

Notes et Pièces Justificatives

N. B. — Nous avons multiplié les notes et les pièces justificatives pour répondre à la légitime curiosité des pèlerins et des visiteurs de Sainte-Anne d'Apt, et pour indiquer aux chercheurs et aux savants des pistes intéressantes.

— N° 1 —

LA VILLE D'APT

Apt, sous-préfecture du département de Vaucluse, est une petite ville, sur les bords du Calavon ou Caulon, que des collines enserrent de tous côtés, sauf à l'Ouest. Elle est de fondation romaine, Apta Julia, c'est la cité Julienne, en l'honneur de Jules César. A la fin du moyen-âge, Nostradamus l'a vue « gentille, assise au fond d'un val moult gracieusement configuré. » Ses principales industries sont la fabrication de confitures renommées, et l'extraction de l'ocre.

Le poète aptésien, Fortuné Pin, écrivait en 1861 :

« Par un esprit chagrin, voilà que j'entends dire :
Apt est un vrai chaudron ; à peine on y respire ;
On y gèle l'hiver, on y brûle l'été ;
Son Caulon est sans eau, ses femmes sans sourire ;
C'est possible, et pourtant, après lui, je soupire
Aussitôt que je l'ai quitté. »

Si des esprits chagrins ont pu dire d'Apt qu'il était un vrai chaudron, on peut répondre que dès le moyen âge ce fut un chaudron à confitures. Les comptes du Trésorier font souvent mention de confitures offertes en cadeau. Sitôt que la ville voulait s'attirer les faveurs d'un grand personnage, par exemple du grand sénéchal de Provence (1368) des confitures étaient envoyées.

En 1365, l'année de la visite papale qui nous occupe, Apt comprenait 430 feux; en effet en 1367, une taxe de 215 florins fut perçue pour les glacis. Or, le grand conseil de Sisteron avait ordonné qu'on payât huit sols, c'est-à-dire, un demi-florin par feu. Dans son enceinte, Apt comptait douze églises importantes, trois monastères et sept cimetières. Les incursions de bandes armées obligeaient les

Aptésiens à se loger à l'étroit; la rue même était envahie, si bien que le conseil dut exiger, en 1385, qu'on laissât au moins dans la rue le passage pour une brouette de foin ! (Fernand Sauve, une vieille cité provençale).

— N° 2 —

AVIGNON DEPEINT PAR FREDERIC MISTRAL

La description de Frédéric Mistral est citée par tous les auteurs à la suite d'André Hallays (les villes célèbres, Avignon); en voici le texte et la référence.

*« Avignoun ! Avignoun sus sa grand Roco !
Avignoun, la galoio campanièro,
Qu'uno après l'autro en l'èr hausso li pouncho
De si clouchié clavela d'embourigo ;
Avignoun, la filiolo de sant Pèire,
Que dins soun port n'a vist la barco à l'ancro,
Et n'a pourta li clau à sa centuro
De merlet ; Avigoun, la gento vilo
Que lou mistrau estroupo emai descouïfo,
E que, de tant qu'a vist lusi la glòri,
N'a counseroa que l'enchaienco d'elo ! »*

Le Poème du Rhône, chant VIII chap. 59.

*« Avignon ! Avignon, sur sa roche géante !
Avignon, la joyeuse ville sonnante,
Qui, l'une après l'autre, dans les cieux élève les pointes
De ses clochers, tout semés de fleurons;
Avignon, la filleule de Saint Pierre,
Qui en a vu la barque à l'ancre dans son port,
Et en a porté les clefs à sa ceinture
De créneaux; Avignon, la ville accorte
Que le mistral trousse et décoiffe,
Et qui de la gloire, dont à satiété elle a vu les splendeurs,
N'a conservé qu'une noble insouciance ! »*

Sur les raisons qui obligèrent la Papauté à quitter Rome et l'Italie, voir G. Mollat p. p. 401 et 411 (Les Papes d'Avignon).

N° 3

QUELQUES AUTEURS APTÉSIENS

Dans son « Catalogue descriptif et illustré des manuscrits liturgi-

ques de l'Eglise d'Apt » (Carpentras, imprimerie Batailler 1921), l'abbé Joseph Sautel, correspondant du Ministère de l'Instruction publique donne une liste complète des historiens de la ville d'Apt avec notes critiques pages 2 et 3 ; et aux pages 3, 4 et 5 une autre liste comprenant les historiens de l'Eglise d'Apt. Il faut s'y reporter.

Je n'indiquerai ici que quelques sources et quelques auteurs que l'on pourra facilement consulter.

I. — Manuscrits.

- a) Les Brèves des notaires aptésiens du XIV^e siècle, chez M^e Pondicq, notaire à Apt. Il y a là une source de documents inexplorés. Voir plus loin pièces justificatives n^o 11.
- b) Les archives municipales du XIV^e siècle, à la mairie d'Apt.
- c) Les comptes des trésoriers, aujourd'hui disparus, mais dont une copie fidèle a été faite au début du XVII^e siècle par Grossi. Les auteurs postérieurs les ont reproduits.
- d) J. F. de Remerville de St Quentin, surnommé l'Hérodote aptésien. Il existe une copie de ses ouvrages précieux dans les bibliothèques d'Aix, d'Avignon, de Carpentras, et à la bibliothèque Mazarine. XVII^e siècle. Voir plus loin pièces justificatives n^o 7.
- e) André Marius Garcin, mort à Apt en 1906. Il a laissé des notes très précieuses pour l'histoire d'Apt et de Provence. Sa vie a été écrite en 1908 par M. Fernand Sauve. (Imprimerie de François Seguin, Avignon, et chez Mme Faustin Bonnet à Apt).

II. — Imprimés.

- a) Le P. Carrière, frère mineur du couvent des Cordeliers d'Apt. Il a écrit en latin « Historia chronologica romanorum pontificum » dédié à Modeste de Villeneuve les Arcs, évêque d'Apt de 1609 à 1670.
- b) Les Bollandistes. Le Père Suysken fut renseigné sur les saints aptésiens par l'abbé de Brantes, chanoine et pénitencier de l'Eglise métropolitaine d'Avignon XVII^e siècle.
- c) L'abbé Boze : Histoire de la ville d'Apt, 1 vol. 1804.
Histoire de l'Eglise d'Apt, 1 vol. 1820.
- d) L'abbé Rose : Tableau de l'église d'Apt sous la cour papale d'Avignon, 1 vol. 1842.
- e) L'abbé Paul Terris : Sainte Anne d'Apt, 1 vol. 1876.
L'ancienne liturgie de l'Eglise d'Apt, 1 vol. 1874.
- b) Le Mercure Aptésien, journal hebdomadaire, imprimerie Vve Aimé Jean ; *passim*, en particulier de 1904 à 1910.
- g) Sainte Anne d'Apt, revue mensuelle de 1894 à 1900.
- h) Robert (curé archiprêtre d'Apt) notice 1914.

- i) Arnaud d'Agnel : Le trésor de l'Église d'Apt, illustré, imprimerie nationale, Paris 1905.

N° 4

LA CHAPELLE ROYALE DE SAINTE ANNE

I. — Sa construction et Anne d'Autriche. — Sainte Anne est reine à Apt comme au ciel. La chapelle qui lui est dédiée mérite à tous points de vue d'être appelée royale. Mais dans les esprits, une confusion s'est produite peu à peu, et tout le monde pense aujourd'hui que c'est en souvenir d'Anne d'Autriche, reine de France et mère de Louis XIV, que la chapelle de Sainte Anne est ainsi nommée. Et l'on va jusqu'à attribuer à cette reine l'honneur d'avoir fait bâtir la chapelle pour remercier Sainte Anne de la naissance d'un fils longtemps désiré.

L'histoire est autre. La voici résumée sur les documents :

Le 24 avril 1622, la fête de Sainte Anne était déclarée fête d'obligation pour l'univers catholique par ordre du Pape Grégoire XV. Dans le courant de l'année suivante, Anne d'Autriche, épouse de Louis XIII, obtenait le 11 octobre 1623 du Chapitre et des Consuls de la ville d'Apt une relique de Sainte Anne : la phalange supérieure d'un doigt pesant douze grains (notaire Valère Hortie). Elle remerciait les Consuls par une lettre, conservée aux archives de la Mairie, en date du 10 novembre 1623. Mais dès le mois de septembre, le Chapitre prescrivait des prières publiques « aux fins que les vœux de toute la France soient exaucés, et le désir de la Reine, par l'intercession de Madame Sainte Anne et de la très Sainte Vierge, sa fille, soit accompli par la naissance d'un Dauphin. » Ces prières furent exaucées en 1638 ; et en reconnaissance Anne d'Autriche vint à Apt le 17 mars 1660. Elle offrit comme présent une statue en or massif de six pouces qui représentait Sainte Anne et une couronne ornée de perles et de rubis. Elle promit huit mille livres pour achever la Chapelle.

Celle-ci en effet avait été commencée en 1643, comme l'indique le premier bail à prix fait qui porte la date du 9 septembre 1643. L'entrepreneur était Jullien Compain, de la ville du Mans, auquel succéda en 1655 Esprit Rochas, de la ville de l'Isles. La chapelle achevée fut consacrée le 26 juillet 1664 par l'évêque Modeste de Villeneuve. Les pèlerins avaient fourni les premiers fonds ; en 1643, les femmes d'Apt avaient donné leurs joyaux, dont une seule quête produisit vingt mille livres ; enfin la ville d'Apt avait voté le 1er janvier 1655 une somme de trois mille livres. Ainsi fut bâtie la chapelle royale.

II. — Reliques de Sainte Anne. — Il ne sera pas sans intérêt de savoir ce qu'est devenue la Relique, confiée à la Reine. Elle est à Sainte-Anne-d'Auray. « Le Père Séraphin de Jésus, ayant de-

mandé à Louis XIII et Anne d'Autriche une notable relique de Sainte Anne que leurs Majestés possédaient, elle lui fut accordée l'an 1639. Le gouverneur de Paris, le duc de Montbazon, duc et pair de France, et M. Botric, comte de Nogent et capitaine des gardes de sa Majesté, la reçurent des mains du Roi et la remirent au Père Séraphin. On écrivit par ordre du Roi à l'évêque de Vannes et au Sénéchal et habitants d'Auray. » (Les grandeurs de Sainte Anne par le P. Hughes de St François, premier prieur des Carmes réformés du couvent de Ste-Anne près Auray, 1657, pages 358 et 370).

D'ailleurs c'est d'Apt que viennent les reliques de Sainte Anne qui sont honorées dans l'Eglise catholique: en Autriche comme au Canada, à Paris comme à Rome, et même à Jérusalem dans l'église du tombeau de Sainte Anne.

III. — L'Ave Maria de Sainte Anne. — Un fait à remarquer : la dévotion à Sainte Anne a favorisé dans la liturgie de l'Eglise d'Apt la fête de l'Immaculée Conception de la Vierge Marie.

C'est au XII^e siècle que les théologiens commencent à fixer leur regard sur ce privilège unique de la Mère de Dieu. Dès le XIV^e siècle, les manuscrits liturgiques de l'Eglise d'Apt font mention de la Fête de la Conception immaculée de la Sainte Vierge. (L'abbé Joseph Sautel, catalogue, ms n° 2 f° 21 et ms n° 16 f° 172).

Bien plus, le bréviaire de Jean Nicolai (évêque d'Apt de 1527 à 1536), qui fut le premier livre imprimé dont se servit le clergé Aptésien pour l'Office divin, contient déjà l'oraison : « Deus qui per Immaculatam Virginis Conceptionem », qui ne sera adoptée par l'Eglise universelle qu'après la définition du dogme de l'Immaculée Conception le 8 décembre 1854.

Bien mieux encore, ce même bréviaire, imprimé à Lyon en 1532 pour l'Eglise d'Apt, s'ouvre par la salutation angélique à la Vierge Marie, sous une forme magnifique, absolument particulière à Apt, et trente-six ans avant le bréviaire romain qui n'introduit l'Ave Maria dans l'Office pour la première fois qu'en 1568, (bréviaire de St Pie V).

La première partie est semblable à celle que nous récitons actuellement; seule, la seconde partie diffère, mais avec quelle splendeur ! « Sancta Maria, mater Dei, ora pro nobis peccatoribus, et benedicta sit sancta Anna, mater tua, ex qua sine macula, tua beatissima caro processit virginea. Sainte Marie, mère Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, et bénie soit Sainte Anne, votre Mère ; sur ses genoux, pour notre bonheur, vous vous êtes élevée, ô Vierge Immaculée ».

N° 5

LA CATHEDRALE

I. — Description. — Jusqu'à la Révolution, Apt fut un évêché,

premier suffragant de la province d'Aix en Provence qui comprenait les évêchés d'Apt, Riez, Sisteron, Fréjus et Gap. Depuis St Auspice jusqu'à Monseigneur Eon de Cély, c'est-à-dire pendant dix huit siècles, quatre-vingt douze prélats ont occupé successivement le siège épiscopal d'Apt. Ce siège a été illustré par St Auspice, St Clair, St Castor, St Pierre, St Etienne, et par des savants comme Jean de Nicolaï, humaniste, grand ami de l'illustre Sadolet, évêque de Carpentras (voir Jules Terris, les évêques d'Apt, Avignon 1877).

La cathédrale, bâtie une première fois par St Castor (mort en 419) avait pour vocable « Ste Marie et St Castor ». Détruite à la suite de diverses invasions, elle fut réédifiée par l'évêque Alphand, de 1056 à 1160. De cette époque date la nef de droite qui n'a subi aucun changement. La nef du milieu fut exhaussée du quart de sa hauteur en 1656. Quant à la nef de gauche, qui est de style ogival, elle fut construite par la noble famille de Bot.

Pour les cryptes se reporter à la note 6 de la page 6.

Le sanctuaire avait un autel en beau marbre blanc, de style romano-byzantin, XII^e siècle), que l'on peut admirer encore dans la sacristie de Sainte Anne. Il faut le voir, d'autant qu'il est surmonté d'un tableau de toute beauté. Ce tableau, dont la répétition se trouve au Musée des Offices à Florence, représente l'Annonciation : l'Ange est à genoux devant Marie assise dans une attitude de majesté. La peinture semble une coulée de lave : elle en a la flamme et la chaleur. C'est une des plus belles œuvres de Bronzino Angiolo, peintre, graveur et poète italien (1502-1572). Revenons au sanctuaire qui, terminé par une étroite abside au fond de laquelle s'allumait le vitrail, n'avait pas de chœur ; et le Chapitre se réunissait pour l'Office dans une tribune bâtie au-dessus de la grande porte.

II. — **Chanoines et curés.** — Douze chanoines et treize bénéficiers formaient le Chapitre d'Apt, fondé en 991 par l'évêque Theudéric. En voici les armoiries : « coupé au 1^{er} de gueules à un buste de Ste Anne d'or, couronné de même au 2^e d'azur à une cloche d'argent, bataillée de sable, avec ces paroles : Ave Maria, écrites sur la moulure en caractères de même, et une inscription autour de l'écu : sigillum capituli sanctæ Ecclesiæ aptensis. »

Leur habit de chœur pendant l'hiver était le rochet, la chappe aux revers de velours, et le camail doublé de fourrures, grises pour les chanoines, et de couleur rousse tirant sur le noir pour les bénéficiers. De Pâques à la Toussaint, on ne portait que l'aumusse et le surplis.

Les fonctions paroissiales étaient remplies par un curé et son vicaire, tous deux choisis par le Chapitre. A ce propos, je trouve dans les notes de A. M. Garcin celle-ci curieuse : « Chose étonnante et qui surprendra aujourd'hui bien du monde, les curés d'Apt, qui étaient

tous des hommes d'élite, ne passaient jamais chanoines, et par la privation de cette qualité ils n'avaient pas le droit de s'asseoir au chœur. Durant les offices, ils parcouraient l'église dans tous les sens, en lisant leur bréviaire, comme pour y maintenir l'ordre et donner par leur bonne tenue l'exemple à leurs paroissiens. Cela se pratiquait ainsi à Aix et à Marseille, et M. Beauchamp, curé à la Révolution, n'abandonna cet usage qu'à la suppression du corps capitulaire. Néanmoins son exclusion du chœur pesait sur lui comme un lourd cauchemar. On le voit suffisamment dans la belle lettre qu'il écrivit à un membre de l'Assemblée constituante pour lui exposer ses griefs : « Les sacrifices, disait-il, que j'ai toujours faits à l'amour de la paix, je suis prêt à les faire encore sous l'autorité de votre décision. Mais ne croiriez-vous pas juste qu'on rendit à des Pasteurs sur qui on a laissé tomber le poids de la chaleur et du jour, l'honneur et la considération dont leur ministère a besoin pour agir vivement sur l'imagination du peuple confié à leurs sollicitudes. »

III. — Manuscrits et trésor. — Quant à la liturgie particulière de l'Église d'Apt, se reporter à l'ouvrage de l'abbé Paul Terris, déjà cité ; et pour les manuscrits liturgiques dont se servait cette même Église aux XII^e, XIII^e, et XIV^e siècles, voir le catalogue de l'abbé Joseph Sautel, déjà cité. Pour le Trésor, voir la brochure de l'abbé Arnaud d'Agnel, imprimerie nationale, Paris 1905.

Manuscrits et trésor se trouvent conservés dans une armoire de cristal que l'on peut voir à la sacristie. Pièces du trésor : deux reliquaires du XIII^e siècle, un coffret d'ivoire du XV^e siècle, un prétendu voile de Sainte Anne qui n'est autre qu'un étendard arabe pris à la première croisade, une buire en verre de Venise de la fin du XV^e siècle, une étole brodée du XIV^e siècle, la chemisette de saint Elzéar, le livre d'Heures de Sainte Delphine.

— N° 6 —

LES GRANDES RELIQUES

CHAPITRE I^{er}

Sainte Anne. — Comment les reliques de Sainte Anne, la douce aïeule du Christ, se trouvent-elles à Apt ?

Voici la tradition : Le corps de sainte Anne aurait été confié à saint Auspice, disciple des Apôtres, premier évêque d'Apt. Au moment des persécutions et des invasions barbares, ce corps précieux aurait été caché, puis oublié dans « l'antrum antiquum », la crypte inférieure encore existante.

Elles auraient été découvertes, lors du passage de Charlemagne à Apt, grâce à une indication miraculeuse du Ciel. Des dalles au style carolingien auraient été placées près des reliques, pour commémorer ce grand événement. Voir ces dalles.

Mais les plus anciens documents écrits datent de la première croisade.

Pour plus amples détails, consulter :

- 1) L'abbé Paul Terris, Sainte Anne d'Apt, ses traditions, son culte, 1 volume 1876.
- 2) L'abbé Robert (curé-archiprêtre), notice 1914.

CHAPITRE II

SAINT ELZÉAR ET SAINTE DELPHINE.

I. — Principales dates de leurs vies. — A consulter :

- a) Elzéar Borély, Frère mineur : Les Miracles de la grâce victorieuse de la nature, ou vie de sainte Dauphine, vierge et épouse de saint Elzéar, comte d'Arian, 1 vol. 1664, avec deux belles compositions d'A. Viri, gravées l'une par M. Auroux et l'autre par Ger. Audran.
 - b) L'abbé Gay, réédition de Borély, au goût du jour ! 2 vol. 1844, avec un supplément sur la canonisation de saint Elzéar.
- 1284 Naissance de sainte Delphine à Puimichel (Basses-Alpes).
- 1287 Naissance de saint Elzéar à Robians près d'Ansois (Vaucluse).
- 1291 Delphine, orpheline, au couvent de sainte Catherine de Sorbs (Basses-Alpes).
- 1297 Elzéar fait son éducation à l'abbaye de Saint-Victor de Marseille, auprès de l'Abbé Guillaume, son oncle.
Delphine à Marseille, auprès de son oncle Bertrand de Signe, comte de Marseille. A la Cour de Charles II, fiançailles.
- 1299 22 novembre en la fête de sainte Cécile, mariage et virginité promise. Vie à Ansois.
- 1301 Vœu de virginité demandé par sainte Delphine, promis par saint Elzéar.
- 1302 15 août, extase de saint Elzéar à Sault (Vaucluse).
- 1303 Départ d'Elzéar pour Naples où il demeure jusqu'en 1307 à la cour de Charles II. Delphine au château d'Ansois.
- 1307 Elzéar revient à Ansois, fait le vœu de virginité, approuve et admire la bonne administration de son épouse. Edicte de sages commandements. Miracle de la multiplication des pains à Puimichel.

- 1308 Départ de nos saints pour Naples et le Comté d'Ariano.
- 1310 Elzéar accompagne son nouveau roi Robert à Avignon ; sacre du Roi par Clément V. Lettre d'Elzéar à Delphine, plus tard citée avec admiration par saint François de Sales. Baptême de Guillaume de Grimoard, le futur Urbain V.
- 1312 Elzéar, retourné à Naples, placé à la tête d'une armée, met en déroute sous les murs de Rome l'empereur allemand Henri VII et son armée. Au soir de son triomphe, reçoit la discipline des mains de Notre-Seigneur. Nommé premier ministre de la Cour de Naples et précepteur du prince Charles, fils aîné du roi Robert.
- 1317 Elzéar et Delphine viennent en Provence pour leurs affaires. Elzéar fait son testament à Toulon : il veut être enterré à Apt, dans le couvent des Cordeliers. Retour à Naples.
- 1323 Elzéar à Paris, ambassadeur auprès de Charles le Bel. Miracle du saint Sacrement. Delphine à Avignon avec la reine Sancie. Mort d'Elzéar le vendredi 27 septembre, à Paris.
- 1324 Le 18 juin le corps de saint Elzéar arrive à Apt, après un voyage triomphal et semé de miracles : premier panégyrique par le P. François de Maironis, son confesseur. Delphine quitte la Cour et se réfugie à Cabrières (près d'Ansouis).
- 1325 Panégyrique de saint Elzéar par Philippe de Cabassoles, évêque de Cavaillon, patriarche de Jérusalem.
- 1326 Delphine part pour Naples, et obtient du Roi la permission de vendre ses immenses biens et de les donner aux pauvres. Préceptrice de la fille du roi ; voyage en Sicile.
- 1327 Raymond Bot évêque d'Apt (neveu du Raymond Bot peint sur le vitrail) commence le procès de canonisation de saint Elzéar.
- 1329 Delphine revient en Provence, fait des largesses à ses serviteurs, donne tous ses biens aux pauvres et vit en recluse à Cabrières.
- 1345 Elle vient à Apt se fixer près du tombeau de son saint Epoux ; elle mendie son pain dans les rues, son influence sanctificatrice, ses miracles.
- 1351 Procès de canonisation de saint Elzéar, repris par Clément VI. La commune d'Apt vote deux cents florins d'or pour aider Delphine dans ce procès. Delphine à la Cour papale fait l'admiration de tous. Son entretien avec le Pape sur le mystère de la Sainte Trinité. C'est la Sainte mystique.
- 1358 Voici la Sainte sociale : à Apt elle est à la tête d'une sorte de Caisse rurale (brèves de Laurent-Laurent 12 et 21 décembre).

- 1360 Le 26 novembre mort de Delphine à Apt. Funérailles triomphales. Elle est inhumée à côté de saint Elzéar.
- 1363 Urbain V ordonne le procès de canonisation de sainte Delphine.
- 1365 Urbain V en pèlerinage aux saints tombeaux.
- 1367 Sommaire du procès de Saint Elzéar par ordre d'Urbain V.
- 1369 Canonisation de saint Elzéar à Rome par Urbain V.
- 1373 Translation des reliques de saint Elzéar dans le mausolée, dû à la munificence d'Anglicus de Grimoard, évêque d'Avignon, frère d'Urbain V. Voir à la sacristie deux sujets en marbre provenant de ce mausolée.
- 1381 Buste en argent, représentant saint Elzéar, donné par la reine Jeanne : reliquaire en vermeil, en forme de bras, offert par le bienheureux Pierre de Luxembourg.
- 1410 Translation des reliques de sainte Delphine, dans le mausolée de saint Elzéar.
- 1642 Modeste de Villeneuve, évêque d'Apt, fait faire à sainte Delphine un buste en argent semblable à celui de saint Elzéar, et établit dans son église la fête de sainte Delphine.
- 1750 Les reliques de nos deux Saints reposent dans un même reliquaire de forme oblongue, revêtu de lames d'argent.
- 1791 Les Reliques sont transportées du couvent des Cordeliers à la Cathédrale.
- 1792 Le 5 décembre, les Reliques sont retirées de leurs reliquaires, et dans un sac de toile sont déposées aux archives de la commune. On envoie à la monnaie de Marseille les plaques d'argent pesant 13 marcs, 3 onces, 2 gros, et le 9 floréal an II les bustes de saint Elzéar et de sainte Delphine avec leurs quatre lions de vermeil.
- 1801 Les Reliques sont rendues à la Cathédrale, nouveaux reliquaires.
- 1890 La Bonne Presse de Paris inscrit dans son catéchisme en images l'histoire de nos deux Saints.
- 1897 Le 22 juillet, une relique de saint Elzéar et de sainte Delphine est remise à Mgr. Hautin, archevêque de Chambéry, pour être enfermée dans un reliquaire destiné à l'église du Sacré-Cœur de Montmartre.

Ce reliquaire est dû à la piété et à la générosité de Mme la comtesse de Boigne, née de Sabran-Pontevès, et marraine de la Savoyarde ».

II. **La Provence mystique.** — Il faut l'étudier au XVI^e siècle, comme l'a fait magnifiquement M. l'abbé Brémond, de l'Académie Française. Mais à notre avis, c'est surtout au XIV^e siècle, que la Provence, sou-

mise avec allégresse à l'action de Dieu, a mérité ce beau titre. Sans sortir de la famille de saint Elzéar, voyons quelle phalange de saints vivaient à cette époque.

Saint Elzéar et sainte Delphine eurent comme gouvernante de leur maison la bienheureuse Alphante Garçand, comme servante la bienheureuse Maurine Gautière, comme amie la bienheureuse Mabile de Simiane.

Saint Elzéar était le petit neveu de Marguerite de Provence, femme de saint Louis, roi de France ; il était aussi le petit neveu de saint Louis d'Anjou, frère mineur, archevêque de Toulouse.

Saint Elzéar eut une demi-sœur Sibilette qui épousa Thomas d'Aquin, neveu de saint Thomas d'Aquin.

Saint Elzéar était le cousin germain de sainte Roseline de Villeneuve, religieuses chartreuse, et de saint Elzéar de Villeneuve, évêque de Digne, enfants de Bourguette de Sabran.

Saint Elzéar était encore le cousin germain du bienheureux Reybaud de Porcelet, évêque de Digne, exécuteur testamentaire de notre Saint.

Ce Reybaud était le fils d'Alayette de Sabran.

Enfin saint Elzéar tint sur les fonts baptismaux Guillaume de Gri-moard, le bienheureux Pape Urbain V, qui le canonisa.

Quelle famille bénie ! Quel éclat de sainteté ! Quels poids de gloire pour notre Provence du XIV^e siècle, pour la Provence des Papes !

III. — **La Poupée des Anges.** — Ceci est de l'histoire, quoique sous un titre de légende. Bien plus, l'objet de ce récit est d'une suprême pureté. Le lecteur aura de la peine à croire que les événements se sont passés sur notre terre ; il pensera que cela est arrivé au pays de Dieu, où vivent les anges. Cependant ceci est de l'histoire avec documents à l'appui.

Dans la basilique de Sainte-Anne d'Apt est précieusement conservé un petit Enfant Jésus dans les langes. C'est une statue en bois polychromé, d'origine byzantine. D'après les historiens de saint Elzéar et de sainte Delphine, s'appuyant sur les archives du couvent des Cordeliers d'Apt, cette statue a appartenu à sainte Delphine. Elle lui fut donnée, comme une poupée, le jour de ses fiançailles. — elle avait treize ans, — par son grand oncle par alliance, Guillaume de Sabran, qui avait pris part à la première croisade de saint Louis.

Or, cette statue fit le plus grand des miracles. Le soir de leurs noces, le jeune comte Elzéar de Sabran et mademoiselle Delphine de Signe, tous deux enfants de la catholique Provence, décidèrent sous le regard de Dieu de vivre dans le mariage comme frère et sœur. Et la nuit se passa en prière et en pénitence. C'étaient deux Anges : le Ciel s'ouvrait pour les contempler. Elzéar avait quatorze ans, Delphine seize ! Mais les Parents ne furent point satisfaits de cette décision : le grand Père Elzéar de Sabran voulait un héritier ; et l'on obligea ces deux

enfants, qui cherchaient Dieu, à se chercher. Pour l'accomplissement de ce dessein, on avait chargé une vieille servante de les surveiller. Écoutez ce naïf récit de la bouche de sainte Delphine : Le soir, à peine avons-nous la liberté de faire notre dévotion ordinaire et de dire deux Pater, que cette vieille femme nous querellait, interrompant impérieusement notre prière: il faut se mettre au lit! disait-elle. Nous appréhendions cette femme comme un prévôt, et nous ne pouvions la calmer qu'en cédant à ses instances. »

Mais c'était le feu avec lequel il ne faut pas jouer. Pour en éteindre la flamme, Elzéar et Delphine mettaient entre eux la statue du petit Enfant Jésus. Et quand la vieille servante s'était endormie, nos deux anges s'élançaient hors de leur couche pour se livrer à l'amour de Dieu. Heures d'extase, récompense de leur héroïque vertu, bénéfice de leur vigueur spirituelle...

Après vingt-cinq ans de mariage, le 27 septembre 1323, le comte Elzéar de Sabran mourut à Paris au cours d'une ambassade qu'il accomplissait auprès de Charles le Bel, roi de France, et que lui avait confiée Robert, comte de Provence, roi de Naples. Il laissait la réputation d'un saint, — mais aussi celle d'un administrateur hors ligne et d'un général victorieux : non content en effet de rétablir l'ordre et la prospérité en Provence comme à Naples, n'avait-il pas, en 1312, à l'âge de 25 ans, mis en déroute sous les murs de Rome l'empereur allemand Henri VII et son armée ?

C'était le grand Homme : tout Paris fut à ses funérailles. Mais à son lit de mort, princes et religieux accourus, avaient été dans le ravissement quand, sur l'ordre de son confesseur, l'illustre docteur Mayronis, Elzéar leur avait ouvert son cœur très pur : « Je déclare, messieurs, que je laisse Delphine vierge comme on me l'a donnée; et je puis dire, si le Bon Dieu me fait miséricorde de mes péchés, que ces paroles de la sainte Ecriture seront vérifiées en ma personne : le mauvais homme a été sauvé par la vertu de sa femme. »

Aussi bien Delphine était une Sainte. Cette provençale était cependant la plus belle femme de la Cour de Naples ; ses historiens nous la montrent tendrement aimée par son époux ; mille circonstances délicieuses de sa vie témoignent qu'elle avait de la femme toutes les grâces charmantes...

Que penser maintenant de cette statue de l'Enfant Jésus maillotté, de cette poupée de sainte Delphine, que l'Eglise d'Apt conserve dans son trésor ? N'est-ce pas la poupée des Anges ?

Un pèlerinage, sous le signe de la discrétion, s'est établi depuis : les époux que la solitude désenchante sont venus à cette Poupée demander l'intercession de nos angéliques saints ; et Dieu a souvent répondu favorablement : un petit ange leur est né. Des ex-voto se voient sur les murs de la vieille Basilique...

IV. — **Chemisette de Saint Elzéar.** — Dans le « trésor de l'église d'Apt », l'abbé Arnaud d'Agnel écrit, page 11 : « Un objet assez intéressant pour être signalé est la chemisette de saint Elzéar de Sabran, très étroite, en forme de cilice et d'un tissu de lin. Il ne reste plus de ce vêtement que la partie supérieure, haute de 0m 55, qui est ornée dans le dos d'une grande croix et sur le devant d'un décor plus chargé qui consiste en cinq petites croix, en six tiges fleuries et en deux arbres à trois branches grêles et fleuries reposant sur le sol en verdure. Ces divers motifs sont brodés en soie de couleur. L'attribution de cette chemise à saint Elzéar ne fait aucun doute. Cette relique figure sur tous les inventaires, dressés depuis la fin du XIV^e siècle jusqu'au XVII^e siècle, par les cordeliers d'Apt qui en étaient possesseurs ; en 1790, elle fut transportée avec toutes les châsses du couvent dans la Cathédrale en présence de la municipalité et de la population. »

Et dans le répertoire général, folio 68 verso, voici ce qu'en écrivait en 1728 le P. Elzéar Mayol du couvent des Cordeliers d'Apt : « A l'égard de la chemisette que nous avons de saint Elzéar dans sa chapelle, je ne puis dire autre chose sinon que nous savons par succession que cette chemisette est une de celles que ce grand Saint portoit lorsqu'il avoit pris la discipline. Tout le peuple de cette ville y a grande vénération et surtout les femmes lorsqu'elles sont au travail de l'enfant. » Et le consciencieux annaliste ajoute en marge : « Teneur des prières qu'on doit dire lorsque nous sommes requis de porter cette chemisette aux dites femmes. Le prêtre religieux, étant entré dans la chambre de la femme, revêtu de l'étole, prend de l'eau bénite en disant : Pax huic domui, etc. ; ensuite on repose cette chemisette sur la femme, et le prêtre se met à genoux et récite les litanies de la sainte Vierge, l'antienne de saint Elzéar et sainte Delphine : celestes flores conjugii, etc., suivi des versets et des oraisons de la Vierge et des dits Saints ».

V. — **Le livre d'Heures de Sainte Delphine.** — Il est conservé avec les autres manuscrits de l'Eglise d'Apt. L'abbé J. Sautel en a donné la description technique dans son catalogue, p. 52.

C'est une véritable relique, combien précieuse ! Les biographes de notre Sainte parlent de ce missel en deux occasions majeures : en 1307, dans la chapelle du château d'Ansouis, sur ce missel Elzéar et Delphine firent le vœu de virginité ; en 1323, le vendredi 27 septembre, dans la ville d'Avignon, Delphine tenant son missel apprend par révélation divine la mort à Paris de son saint époux.

A. — Ce missel contient encore quatre miniatures qu'il faut décrire, et une prière française, qui est vraiment belle, comme en jugera le lecteur par quelques strophes.

La première miniature (page 8) représente l'Annonciation. Sur un fond losangé or et azur avec vignettes à feuilles trilobées, l'artiste a dressé dans le coin de droite un dais royal de couleur rouge, sous le-

quel se tient droite dans une attitude de majesté la Vierge de Nazareth. Elle porte un livre d'Heures à la main, et son jeune visage est d'une idéale beauté, (le voir à la loupe). Un ange, semblable à un moine revêtu d'une dalmatique, à la face pleine, tombe à genoux et salue Marie d'un geste familier. Il lève un regard assuré ; de la main gauche, il porte une banderolle qui dit l'objet de son message : « Ave gratia plena... benedicta tu... », et de la main droite, son index levé désigne Marie.

La deuxième miniature (p. 128) ainsi que les deux autres sont moins soignées. Elles sont sur simple champs de couleur unie, décorés de petits points blancs et d'arabesques. La deuxième est sur champ d'azur, orné d'or. Elle représente un Christ de majesté, selon la règle observée dans les livres d'Heures, (cf. Henri Martin p. 153). A première vue, on dirait le Père Eternel, mais la tête est entourée du nimbe crucifère, et le monde qu'il soutient de la main gauche est surmonté d'une croix. Sur un autel rouge à gauche sont les tables de la loi. A droite, sur un autel blanc, un vase d'or semblable à un ciboire. Le Christ lève la main droite dans un geste de bénédiction ou peut-être d'absolution, comme semblerait l'indiquer la prière inscrite plus bas : « Exaudivit Dominus vocem fletus mei ».

La troisième miniature (p. 167) représente le Crucifiement, sur fond carmin, avec décoration de feuilles trilobées. Le Christ est en croix la Vierge et saint Jean sont à ses côtés en des postures d'orantes. L'Homme de douleur regarde sa mère. A la fin des Heures de la Croix se lit cette prière : « has horas canonicas cum devotione Xriste tibi recolo pia ratione ut qui... sic labori consonans consors sim coronæ. »

La quatrième miniature (p. 180) sur un champ de pourpre, représente le baiser de Judas. C'est l'arrestation de Jésus au jardin des Oliviers. Judas trahit son maître par un baiser. Les Juifs qui l'accompagnent, portent un bonnet pointu. Malchus, dont l'oreille saigne, est revêtu d'un habit à deux couleurs.

En passant, il faut signaler les litanies des Saints qui ont ceci de très particulier : elles contiennent onze noms de saints bretons, normands et anglais. Cela s'explique par ce fait que les Rois de Naples, comtes de Provence, à la Cour desquels vécurent nos Saints, étaient d'origine normande. Et cela explique encore dans le livre d'Heures de sainte Delphine la prière française, dont l'auteur est probablement de Normandie, à en juger par la langue et par une allusion au « Miracle de Théophile », de Rutebœuf.

B. — L'auteur appelle sa poésie un « dit ». C'est le terme générique ; en effet, son contemporain Eustache Deschamps (mort en 1405) donne pour titre à son art poétique : « l'art de dictier, et de faire chançons, balades, virelais et rondeaux. » Nous avons encore de Rutebœuf « le dit de l'Erberie. » A proprement parler, cette poésie est un serventois.

Le serventois fut au Nord, au moins à l'origine, ce qu'était au midi le sirventés. Nous avons sous ce titre de curieuses poésies satiriques, politiques et guerrières (de Richard Cœur de Lion, Philippe de Nanteuil, de Béthune, du Châtelain de Coucy, etc.). Dans les « Iscles d'or », Thibaut II de Bar), et d'éloquentes chansons de croisade (de Conon Frédéric Mistral a un chapitre de magnifiques poèmes, intitulés « Sirventés »). Mais vers la fin du XIII^e siècle, le mot « Serventois » s'appliqua surtout à des poésies religieuses, et désigna particulièrement les chansons à la Vierge qui étaient présentées aux Puys ou académies littéraires, établies dans plusieurs villes du nord.

Notre serventois contient 41 strophes de six vers et 3 strophes de douze vers, soit 272 vers de huit syllabes. Les rimes sont ainsi disposées A A B A A B ; parfois toute la strophe est en rimes féminines, ou tout en rimes masculines ; plus ordinairement B B sont en rimes masculines, et A A en rimes féminines.

Cette prière échappe à toute analyse, c'est le cri d'un cœur plein de remords, de confiance et d'admiration, et ces trois sentiments tour à tour et tout ensemble font vibrer le cœur du poète. Nous sommes en face non pas d'une œuvre de fantaisie et de rhétorique, mais d'une œuvre d'art : c'est une âme humaine qui en toute sincérité chante et pleure. En voici quelques strophes : je choisis non peut être bien les plus belles, mais celles dont la langue offre moins de difficultés.

*Glorieuse Vierge Royne,
En qui par la vertu divine
Jésus-Christ prist humanité,
Toi qui es fontaine et racine
De tout bien, mon cuer enlumine
Doulce Dame par charité.*

*Tu es la fleur, tu es la rose,
Tu es Cele en qui est enclose
La douceur qui tout autre passe.
Tu es cele en qui se repose
La douceur qui pour nulle chose
Qui soit, ne froisse ne ne quasse.*

*Doulce Dame de noble atour
Qui portas nostre Creatour,
A toy me rens, à toi m'enfuy ;
Tu es nostre procuratour,
Tu es le chatel et la tour,
Où nous alons tous arefuy.*

*Dame, tu es du ciel la porte,
Et cele qui pardon aporte
A ceux qui ont mesfait ;
Par ta sainte pitié conforte
M'âme qui est périe et morte
Par les grants péchiès que j'ay fais.*

*Dame plus que nulle autre belle,
Qui le Fils Dieu, vierge et pucelle,
Enfantas sans douleur avoir,
Quant l'ange te porta la nouvelle!
A ceste âme qui ci l'appelle
Fay merci et pardon avoir.*

*Je me suis tous jours d'élite,
En tout mal faire souillé :
Ma conscience me remort.
Marie, plaine de pitié,
Montre-moy signe d'amitié,
Ou je sè bien que je suis mort.*

*Prye celui, très douce mère,
Qui nous mist hors de la misère
Pardurable, où nous estions
Par le péchiè du premier père,
Qu'il me doint, ains que je meure,
De mes péchiès redempcion.*

*A jointes mains, merci vous cri.
Dame, qu'aïes merci de my
Et de ceux qui vous serviront,
Et de cil qui ce dit yci
A fait, et de moy suis cy
Et de tous ceux qui le diront.*

Amen! Amen!

Il sera difficile au lecteur de ne pas sentir l'émotion de cette poésie. Toutefois il faut bien le dire, elle n'est point particulière au livre d'Heures de sainte Delphine. Le 11 septembre 1908, M. Henri Martin, administrateur de la bibliothèque de l'Arsenal, m'écrivait : « Je ne

suis point étonné que vous ayez été intéressé par la prière à la Vierge, dont vous m'envoyez quelques strophes ; mais c'est un texte bien connu et qui figure en un très grand nombre de livres d'Heures. » Bien connu des savants, ce texte sera apprécié par les profanes, d'autant que les lèvres très pures de sainte Delphine l'ont psalmodié.

N° 7. —

REMERVILLE, SEIGNORET.

Joseph François de Remerville, sieur de St.-Quentin, a laissé une « histoire de la ville d'Apt, contenant tout ce qui s'est passé de mémorable dans son état politique depuis sa fondation jusqu'à Louis XIV. » Cette histoire n'a pas été imprimée. On en trouve les manuscrits principaux à la bibliothèque de Carpentras, XVIIIe siècle, ms n° 552, 553 et 1.046 ; et à la bibliothèque du Musée Calvet, Avignon ms. n° 1.778 et 1.779.

Seignoret, chanoine de la cathédrale d'Apt, a laissé un manuscrit rédigé en 1760. Ce manuscrit, en notre possession pour être légué au Musée Calvet, peut être considéré comme une copie de Remerville ; mais il contient en outre un récit détaillé des guerres de religion, la liste des évêques et des consuls jusqu'en 1760. Toutefois ce qui en fait la valeur originale est l'état chronologique des titres et documents de l'évêché d'Apt depuis l'année 1145, jusqu'en l'année 1572, au nombre de 94. Cet état est précédé de la copie du « Livre rouge », conservé à la mairie d'Apt, rédigé en langue provençale, contenant les anciens privilèges de la communauté de cette ville d'Apt. C'est un livre très précieux, en voici le début : « En nom de Dieu e de la Verges Maria, mayre, Sieva Sia amen. Aysso son los privilèges, franquesas, libertas e immunitats, bonas costumats, e bons usages, los calo an, e an costumats d'aver los cieutadans e habitans en la cieutat d'At, autreiats tant per lo comte Berenguier, lo Rey Karle premier els autre predecessors Reys e Comtes de Proensa e de Forcalquier ceufficials sieus. »

— N° 8 —

LE COUVENT DES CORDELIERS. LES COUVENTS D'APT.

Le couvent des Cordeliers (frères mineurs) fut fondé à Apt en 1129, trois ans seulement après la mort de Saint François d'Assise. Il dura jusqu'à la Révolution, et ses murs plus ou moins renouvelés abritent aujourd'hui le collège municipal. Son église, bâtie en 1241, sur les ruines d'une chapelle dédiée à St.-Georges, contenait les tombeaux des nobles familles d'Agoult, de Poitevès, de Simiane, de

Forcalquier, de Brancas et de Sabran. On y vénérât les reliques de St. Elzéar, Ste Delphine, bienheureuse Alphante Garçand, bienheureuse Maurine Gautière, bienheureuse Mabile de Simiane. L'abbé Boz, dans son histoire d'Apt p. 377, prétend que ce couvent fut fondé en 1213 par St. François d'Assise lui même, lors de son passage en Provence, et il appuie son affirmation sur le texte suivant, tiré d'un ancien manuscrit faisant partie des archives de l'évêché : « Dom. Gaufrédus de Apta, aptensis episcopus, unâ cum suo capitulo et tota universitate aptensi, dederunt pauperi Francisco ecclesiam parochialem santi Georgii. » Si ce texte a jamais existé, il est facile de l'expliquer en concordance avec les dates de l'histoire.

L'Abbaye de Sainte-Croix, fondée en 1234 sous la règle de St. Benoît par Cécile d'Apt, sœur de l'évêque Geoffroy, qui en fut la première Abbessse. Exempte de la juridiction de l'évêque, les abbesses signaient fièrement : « abbesses par la grâce de Dieu. »

L'Abbaye de Sainte-Catherine, fondée en 1299 sous la règle de St. Augustin par l'évêque Raymond Bot. La communauté devait compter cinquante-deux filles. Aycarde de Bot en fut la première Abbessse. Cette abbaye, supprimée en 1748, devint l'hôpital St.-Castor.

Le couvent des Carmes, fondé en 1296, hors les murs; le Chapitre leur avait fait donation d'une chapelle bâtie au quartier de St.-Antoine sous le titre de St. Paul. En 1367, ils vinrent s'établir dans la ville au quartier de St.-Martin.

L'Abbaye de St.-Eusèbe, située dans le comté d'Apt, sur les limites du château de Saignon, fut fondée par saint Martian et rétablie par saint Odilon de Cluny en 1048. C'est ce qui explique la présence d'un tableau de St Odilon dans la cathédrale, derrière l'autel de Notre-Dame de Lourdes.

L'abbaye de Valsainte fut fondée en 1188; elle relevait de l'abbaye de Cîteaux. Les Abbés de ces deux couvents étaient mitrés.

— N° 9 —

LE NEVEU DU PAPE

Urbain V était le fils de Guillaume de Grimoard, seigneur de Grisac, au diocèse de Mende, et de Amphélise de Sabran, comtesse de Montferrand. Celle-ci était une parente de St Elzéar de Sabran : ce qui explique comment St. Elzéar fut le parrain d'Urbain V (voir d'Hozier 7. 2. p. 159).

Urbain V eut une sœur, Delphine, qui fut mariée à Guillaume de Montaut, baron de Rocheblave. De ce mariage naquit l'unique neveu du Pape, Raymond de Montaut, qui en 1367 épousa à Montpellier Jacqueline Joverié. Celle-ci, quoique fille d'un marchand, nous fait re-

marquer le chroniqueur, avait une situation, à laquelle n'aurait pu aspirer Raymond de Montaut, s'il n'avait été le neveu du Pape.

On a beaucoup reproché aux Papes d'Avignon leurs actes de népotisme. Dans son ouvrage si documenté, G. Mollat explique ces actes en prend la défense. (Les Papes d'Avignon p. p. 62 et 69). On n'a pas à prendre la défense d'Urbain V. Tous les chroniqueurs contemporains signalent ce fait qu'il n'a jamais favorisé sa famille : celle-ci n'a reçu de lui un pouce de terre « pugillum terræ ». Quand le roi de France, Jean le Bon, voulut faire une rente de six cents livres à Guillaume de Grimoard, père d'Urbain V, il se heurta au refus énergique du Pape.

Ce n'est que forcé par le collège des Cardinaux, qu'Urbain V nomma Anglicus, son frère, évêque d'Avignon et cardinal. Ce n'est que devant la sainteté et les miracles de Pontius de Euseria, son cousin germain, déjà archiprêtre et chanoine de l'église de Lodève, qu'il le nomma évêque de St.-Paul (Albanès, documents sur Urbain V p. p. 35 et 384).

Amphélise, mère d'Urbain V, avait un frère, Bertrand : celui-là même qui épousa Thibaude de Bot, d'Apt, représentés tous deux sur le vitrail.

— N° 10 —

TESTAMENT DE ROSTAN DE BOT (1318).

« Rostan Bot ne laissa de sa femme Laure qu'une fille appelée Thibaude comme son ayeule paternelle, et cette fille fut mariée à Bertrand de Sabran ou de Grimoard, famille très illustre qui a donné un Souverain pontife à l'Église, Urbain V. De ce mariage sortirent Bertrand et Rostande Grimoard, héritiers de Rostan Bot, leur ayeul maternel, à condition de porter son nom et ses armes et de bâtir un pont sur la rivière du Calavon, auprès du village des Baumettes, et un hôpital au bout du pont sous le titre de St.-Jacques. Cet acte est daté de 1318. On croit que les Grimoards avaient une chapelle dans l'église cathédrale et au même endroit où depuis l'on a fait la sacristie ; du moins on voit encore contre la clef de la voûte un écusson aux armes de Bot et de Grimoard.

« La volonté de Rostan Bot fut exécutée après sa mort. L'on bâtit le pont et l'hôpital, où il avait été désigné ; mais le pont ayant été emporté par la rapidité des eaux, Bertrand Bot de Grimoard se pourvut alors par devant les officiers du Pape, à cause que le village des Baumettes était du Comtat Venaissin et se fit décharger de l'obligation de relever le pont et l'hôpital, gros dommage pour le public. »

Manuscrit de Seignoret pp. 103 et 104.

LES BRÈVES DES NOTAIRES D'APT, XIV et XVe SIÈCLES

« Ne pereant »

Ces actes notariés, très précieux pour l'histoire, peuvent être consultés en l'étude de Me Pondicq, notaire à Apt. C'est grâce à l'extrême obligeance de ce notaire que j'ai pu les consulter moi-même et en faire, pour la première fois, le catalogue. Ces brèves ont été en partie publiées par M. Fernand Sauve, dans le « Mercure Aptésien » aux années 1907, 1908, 1909. — Il s'est surtout attaché à la publication des détails pittoresques, relevant des coutumes et des mœurs ; il a laissé dans l'ombre une quantité de choses intéressant les églises, les écoles, les couvents, la vie religieuse en un mot. Son but avoué et parfaitement légitime était d'écrire la vie civile de la ville. Bien plus il a été empêché par les circonstances de dépouiller tous les documents conservés dont voici la liste. Nous les donnons par année : l'année commençant à Pâques.

1331	Jean Bonnet,	Etendues	(évêque de Digne)
1346 à 1375	Laurent-Laurent,	Brèves.	
1361	Fragments divers,	id.	
1361 à 1364	Laurent-Laurent,	id.	
1362	Rostang Allaman	id.	
1363	id.	id.	
1364	Louis de Rocha,	id.	
»	Rostang Allaman,	id.	
1365	id.	id.	
1369	id.	id.	
1370	sans nom,	brèves	fragments.
»	Rostang Allaman,	id.	id.
1371 à 1379	Rostang Bonnet,	Etendues	
1374	Urbain Bonnet,	brèves	fragments.
id.	Bertrand Bellon	id.	id.
id.	Rostang Allaman,	id.	id.
1374 à 1382	id.	id.	
1375.	Rostang Bonnet,	Etendues	id.
1375	Etienne Roger,	Etendues,	cartulaire.
1377	Rostang Allaman,	brèves,	fragments.
1378	id.	id.	
1379	id.	id.	
1379 à 1382	id.	Etendues.	
1380	id.	brèves,	
id à 1383	Louis de Rocha,	Etendues,	

1380 à 1383	Guillaume,	brèves,	
1381	Elzéard Ricard,	id	
id.	Rostang Bonnet,	id.	
1382	Rostang Allaman,	id.	
1383	Rostang Bonnet,	id.	
1384 à 1390	Louis de Rocha,	Etendues,	
1385	sans nom,	brèves,	id.
1386	sans nom,	Etendues,	famille d'Agoult
id.	Bertrand Bellon,	brèves,	
1387	Rostang Allaman,	id.	
id. à 1395	Urbain Bonnet,	id.	en mauvais état.
id.	divers,	id.	fragments.
id.	Rostang Allaman,	id.	
1388	Rostang Bonnet,	id.	
1391	Bertrand Bellon,	id.	
1389	Bertrand Bellon,	id.	
1389	Rostang Allaman,	brèves.	
1390	Rostang Bonnet,	id.	
id.	Rostang Allaman,	id.	
1392	J. Clerici,	id.	
1393 à 1399	id.	id.	
id.	Rostang Allaman,	brèves.	
id.	Rostang Bonnet,	Etendues	
id. à 1395	Louis de Rocha,	id.	
1394	Bertrand Bellon,	id.	
id	Rostang Allaman,	id.	
1396	sans nom	id.	
1397	Bertrand Bellon,	id.	
1398 à 1408	Louis de Rocha,	Etendues.	
1403	id.	brèves.	
1405	Bertrand Bellon,	id.	
1406 à 1410	Colin Bresson,	id.	
1407	Jean Rostang,	Etendues	(Testament de Delphine de Sabran)
1412	Urbain Bonnet,	brèves.	
1413	id.	id.	
1427	sans nom	id.	
id.	Elzéar Ricard,	Etendues.	
1436	sans nom,	brèves.	
1579	id.	Etendues avec parchemin,	

c'est le livre de reconnaissance du Couvent de St.-François.

— N° 12 —

REGISTRE DES DELIBERATIONS

Registre des délibérations B. B. 5 mai 1365 — mai 1366, à la mairie d'Apt.

23 septembre 1365 : « et unanimiter ordinaverunt que sequitur infra: primo quod magister Nicholaus Laorencs accedat Avenioni cum uno socio per eum eligendo ad loquendum cum domino avenionensi episcopo de adventu summi Pontificis. »

25 octobre 1365 : « ordinaverunt quod brondidura facta in palio recepto in domo fratrum minorum ob reverentiam summi Pontificis detur conventui fratrum minorum. Ordinaverunt et concesserunt quod sumptus factos in faciendo talamos, grupias, bancos necessarios pro recolligendo cardinales et alios exsolvatur in communi, et quod fusta recuperetur per universitatem ab illis qui ipsam habuerant nisi eandem retinere voluerint precio debito. »

N. B. « Brondidura » est mal orthographié, il faut lire « brodidura », racine « Broda » ouvrage peint à l'aiguille.

— N° 13. —

LA VENGUDA DE NOSTRE SENHOR LO PAPA

Registre des délibérations B. B. 5, au dernier folio, sur le verso du registre : « Aiso son las cauzas que son fachas, otra las cauzas que son serichas dedins esto cartolari e son del tems que Laugier de Gorda et Hugo del Sauze foron sindegues l'an MIII.IXV... »

Lo conselh dels prelatz (concile d'Apt en mai 1365. Les actes de ce concile se trouvent dans la collection générale des conciles, éditée à Venise par Manzi tom. XV.) **La venguda de nostre senhor lo Papa.**

— N° 14 —

OU LOGEA LE PAPE

Manuscrit de la bibliothèque de Carpentras N° 1958 p. 206. Urbain V logea chez Jean de Laudun, comme il appert par les comptes du trésorier fol. 64 : « Item deu la villa a Juhan de Laudun per XVI posts novas dalbora que foron per lo talme que fes far a soun hostel quant sa fon senhor lo papa. »

— N° 15 —

LES ADIEUX DU PAPE A LA BONNE VILLE D'AVIGNON

Au petit séminaire d'Avignon, sous le supérieurat si distingué du regretté chanoine Queytan, l'académie des élèves avait coutume d'offrir de temps à autre des séances littéraires. Pour l'une de ces séances, M. le Supérieur composa une étude en prose et en vers sur le bienheureux Urbain V ; quelques-uns de ces beaux vers me reviennent en mémoire.

Le Pape, à la veille de son départ pour Rome, fait ses adieux à la cité qui fut hospitalière à la Papauté exilée :

*« J'irai sans tarder plus où le Seigneur m'appelle.
Adieu donc dès ce soir, charmante citadelle,
Et vous parc verdoyant, vous bosquet parfumé,
Dont chaque arbre évoquait un souvenir sacré !
Ormeaux que j'ai plantés, à regret je vous laisse !
Vous aimer de la sorte est presque une faiblesse,
Mais je pars... Vous ne me verrez plus
Émonder en passant vos rameaux superflus...
Et maintenant soufflez, ô brises d'Italie,
Car je sens que mon cœur, mon pauvre cœur s'oublie.
Il voudrait bien longtemps me parler d'Avignon...
De la Cité des Saints murmurez-moi le nom,
Ce nom cher à ma foi flattera mon oreille.
Rome ! Rome ! à ce mot mon ardeur se réveille ;
Mes sens émus, troublés au moment de l'adieu,
S'apaisent à ton nom, Rome, cité de Dieu ! »*

Après le départ des Papes, Avignon et le Comtat Venaissin furent gouvernés par les légats du Saint Siège, dont quelques-uns étaient français ; ceux là résidèrent en Avignon. Les légats italiens étaient représentés par des vice-légats. Ils continuèrent de gouverner au nom du Pape jusqu'au 10 juin 1790. Sous ce gouvernement, Avignon connut la plus grande douceur de vivre et une liberté fabuleuse (voir André Hallays, Avignon p. p. 83 à 87).

— N° 16 —

LES PAPES D'AVIGNON**I. — Liste et armoiries. —**

Clément V (1305 à 1314, — Bertrand de Got, né à Villandraut (Gascogne), archevêque de Bordeaux, élu 200e Pape, fixa le Saint Siège à Avignon.

armoiries : de gueules à trois faces d'argent.

Jean XXII (1316 à 1334), Jacques d'Euze de Cahors, évêque d'Avignon, cardinal-évêque de Porto. Élu à l'unanimité 201^e Pape.

armoiries : écartelé au 1^e et 4^e au lion de gueules, aux 2^e et 3^e fasces de gueules et d'argent.

Benoît XII (1334 à 1342) Jean Fournier ou Nouvil, de Toulouse, cistercien, cardinal prêtre. Élu 202^e pape, béatifié, mais son culte n'a pas été retenu.

armoiries : coupe d'argent et de gueules à un écusson en abîme et brochant, soutenant un croissant renversé de gueules.

Clément VI (1342 à 1352), Pierre Roger de Beaufort, de Limoges, bénédictin de la Chaise-Dieu, cardinal, élu 203^e pape.

armoiries : d'argent à la bande d'azur accompagné de six roses de même posées en bande.

Innocent VI (1352 à 1362), Étienne Auber de Brissac, (limousin), évêque de Clermont, cardinal évêque d'Ostie, grand pénitencier, élu 204^e pape.

armoiries : De gueules à la fasce haussée et cintrée de sinople, accompagnée en chef de trois tentes d'argent couronnées d'or et en pointe d'un lion d'argent et une cotice d'azur brochant sur le tout.

Urbain V (1362 à 1370) Guillaume de Grimoard, de Mende, abbé bénédictin de St.-Victor de Marseille. Élu 205^e pape, béatifié, et fêté le 19 décembre.

armoiries : emmanché d'argent et de gueules de trois pièces et demie

Grégoire XI (1370 à 1378), Pierre Roger de Beaufort, neveu de Clément VI, cardinal diacre, élu 206^e pape.

armoiries : voir Clément VI.

II. — Jugement de l'Histoire.

On peut être fier de ces Papes Avignonnais : ils ont merveilleusement servi l'Église. Dans son Histoire religieuse de la nation française, M. Georges Goyau reconnaît qu'on a été trop sévère pour eux, et que la vérité exige un jugement plus nuancé. A notre humble avis, pour un jugement d'ensemble, il faut retenir ces deux lignes expressives de Gilles de Viterbe, dont le témoignage ne saurait être suspect : « Si tu considères les ruines de la Ville Éternelle et des églises romaines, ce temps d'exil, tu l'appelleras une nuit ; mais si tu veux bien voir l'habile administration et la sainteté de ces Pontifes avignonnais, tu n'hésiteras pas à le qualifier de jour resplendissant. » (cité par Pastor).

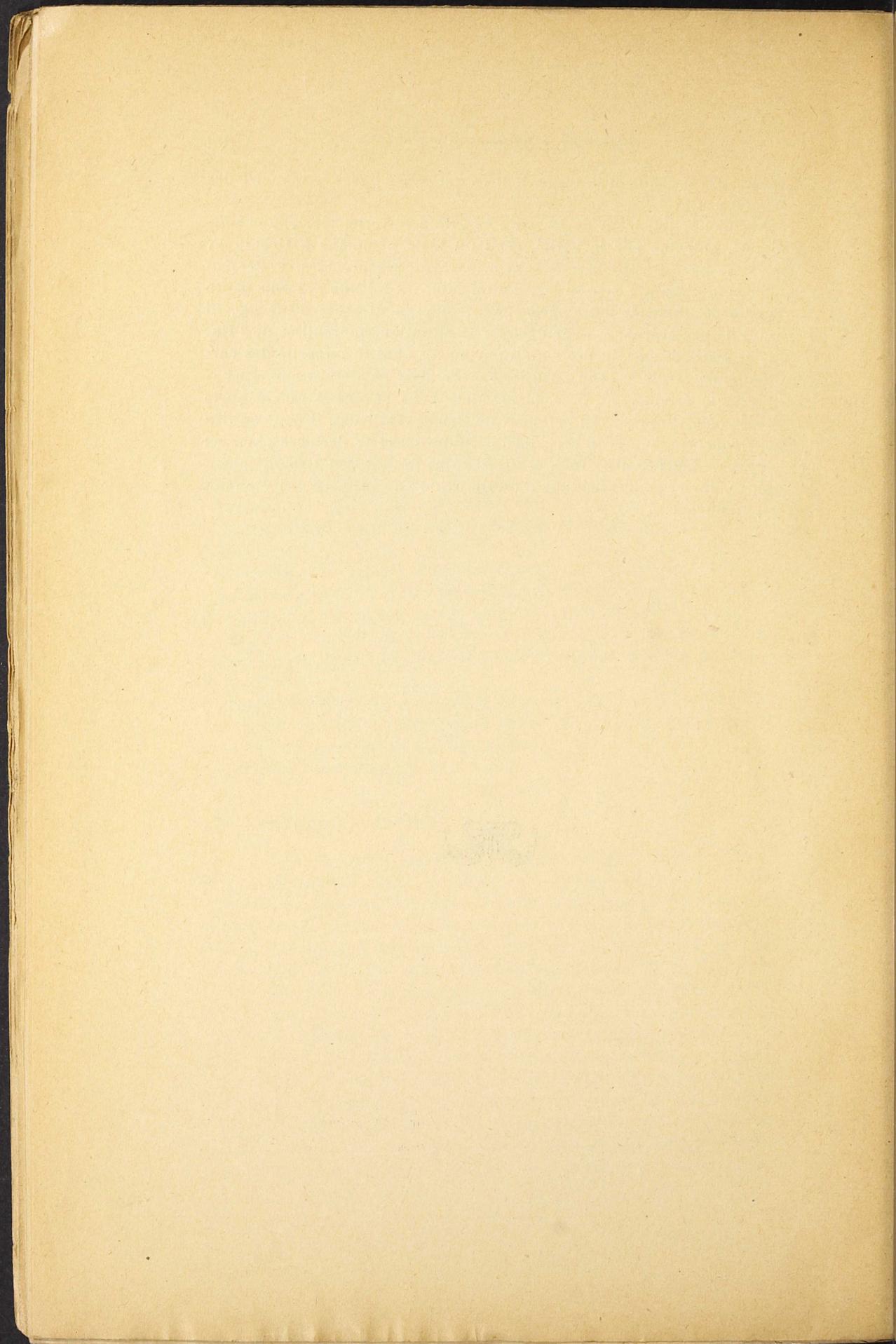
Sur Urbain V, en particulier, on retiendra cette appréciation de Pétrarque et ce jugement de Louis Pastor (histoire de la Papauté tome I. p. 114, 2^e édition). Pétrarque écrivait à Urbain V : « Il n'y a en vous que des bienfaits à reconnaître et des vertus à révérer, une bienfaisance généreuse, une bénignité vraiment évangélique, une douceur inalté-

rable, un éloignement infini de tout ce qui peut blesser le moindre des hommes. »

Et voici le jugement de Pastor ; ce grand historien de langue allemande, entraîné par la vérité, rend un juste hommage à Urbain V, mais ne peut s'empêcher de laisser paraître ses préjugés. « Personnellement Urbain V menait la vie d'un saint ; il fut **une des plus belles figures de l'histoire des Papes**. Mais il n'avait ni assez d'énergie, ni assez de persévérance pour dénouer la situation embrouillée de l'Italie, et pour résister au désir qu'il partageait avec la majorité des cardinaux, de revoir le beau pays de France, leur patrie commune. »

Voilà le préjugé qui se montre. Mais nous savons à quelle noble pensée obéit Urbain V en revenant de Rome. D'ailleurs, il nous suffira pour conclure d'emprunter à Pastor lui-même cette dernière phrase : « Dans la défense des droits et des libertés de l'Eglise, Urbain faisait preuve, lui si condescendant d'ordinaire, d'une fermeté qui étonnait son entourage. »





TABLE

	Pages
I — Exposé du sujet.....	5
II. — Histoire et historiens du Vitrail.....	7
III. — Description du Vitrail.....	11
IV. — Donateur du Vitrail.....	15
V. — Le peintre-verrier.....	17
VI. — Le voyage d'Urbain V à Apt.....	20
VII. — Urbain V à Rome.....	22

Notes et Pièces Justificatives

N° 1. — La Ville d'Apt.....	25
N° 2. — Avignon dépeint par Frédéric Mistral.....	26
N° 3. — Quelques auteurs aptésiens.....	26
N° 4. — La Chapelle royale de Sainte Anne.....	28
I. Sa construction et Anne d'Autriche.....	28
II. Reliques de Sainte Anne.....	28
III. L'Ave Maria de Sainte Anne.....	29
N° 5. — La Cathédrale.....	29
I. Description.....	29
II. Chanoines et Curés.....	30
III. Manuscrits et trésor.....	31
N° 6. — Les grandes Reliques.....	31
<i>Chapitre I.</i> Sainte Anne.....	31
<i>Chapitre II.</i> Saint Elzéar et Sainte Delphine.....	32
I. Principales dates de leurs vies.....	32
II. La Provence mystique.....	34

	Pages
III. La Poupée des Anges	35
IV. La Chemisette de Saint Elzéar	37
V. Le livre d'Heures de Sainte Delphine	37
A. — Les miniatures	37
B. — La poésie à la Vierge	38
N° 7. — Remerville, Seignoret	41
N° 8. — Le Couvent des Cordeliers, les couvents d'Apt	41
N° 9. — Le Neveu du Pape	42
N° 10. — Le testament de Rostan de Bot	43
N° 11. — Les Brèves des notaires d'Apt	44
N° 12. — Registre des délibérations	46
N° 13. — La Venguda de nostre Senhor lo papa	46
N° 14. — Où logea le Pape	46
N° 15. — Les adieux du Pape à la bonne ville d'Avignon	47
N° 16. — Les Papes d'Avignon	47
I. Liste et armoiries	47
II. Jugement de l'Histoire	48

